

Collection de "L'Hermine"

**MARTHE LE BERRE**



**LA PETITE HÉRITIÈRE**

Roman illustré pour la jeunesse

**ÉDITIONS BRITTIA**

DU MEME AUTEUR :

*Un Grand Missionnaire Breton* : le Vénérable P. Maunoir,  
Imp. Simon, Rennes.

*La Jeunesse Bretonne sur les Pas de ses Saints*, Imp. Simon,  
Rennes. Illustr. de Xavier de Langlais.

*Tro-Breiz* (Tour de Bretagne) par deux Jeunes Gens, Imp.  
La Folye-de Lamarzelle, Vannes. Illustr. Pierre Galle.

*Viviane ou la Filleule de la Fée*, Imp. Castermann, Paris.

Collection de "L'Hermine"

MARTHE LE BERRE



LA PETITE HÉRITIÈRE

Roman illustré pour la jeunesse

ÉDITIONS BRITIA

## PREMIÈRE PARTIE

### CHAPITRE PREMIER

#### Le baptême d'Enora

Sous un nuage de tulle rose, dans les profondeurs d'un chariot laqué de rose, dort Penherezig. Penchés vers le poupon, le marquis et la marquise de Lendu l'admirent sans réserve. Si longtemps ils ont désiré de posséder ce petit enfant dont, aujourd'hui, ils remercient Dieu, la Vierge de Kergoat et Madame Sainte Anne ! Les dix années qui viennent de s'écouler ont en effet vu, à quatre reprises, apparaître à Lost-an-Coat de fragiles angelots, aussitôt envolés, laissant en deuil le cœur des infortunés parents. Mais Enora, que l'entourage surnommera Penherezig (petite héritière), est un vigoureux bébé. Dès son baptême, recevant le sel sur sa petite langue, elle a fait dire au vieux commandant de Kerlaz, son parrain :

— Quand on crie comme ça, c'est qu'on a les poumons solides !

De son côté, ce même jour, la nourrice, triomphante, avatt

pu répondre : « Il vivra ! » à la réflexion de la vieille mendicante, au seuil de l'église : « Ce « babig » est trop joli pour vivre ! »

Ce fut un joyeux baptême que celui de Penherezig, dans la charmante église du Gué, dont dépend Lost-an-Coat. Portée dans les bras de sa nounou, Marivôn, en somptueux costume fousnantais, l'héroïne du jour était escortée d'une pléiade de cousins et cousines. Tous entouraient Enora, assurée, on le voit, de ne pas manquer de compagnons de jeux, les plus jeunes s'échelonnant de 5 ans à 6 mois.

Durant la cérémonie, la grande cousine, Armelle de Lendu, s'était acquittée, avec gravité, de ses fonctions de marraine. D'une voix ferme, elle avait récité le « Credo », aux côtés de son « compère », le vieil officier de 1870, dans les bras de qui la nounou avait déposé la nouvelle baptisée. Tout ému de sentir, en ses mains, le léger fardeau, autrement lourd, songeait-il, qu'autrefois sa bonne épée, M. de Kerlaz s'est avancé, précautionneusement, vers l'autel de la Vierge. Plus attentif encore, il s'est appliqué à approcher, du bois sacré, les lèvres de sa filleule.

A cet instant, sous la tribune, le grincement significatif des cordes avait donné le branle au carillon annonçant, aux alentours, la joie des châtelains de Lost-an-Coat, aussi celle de tout le petit pays dont ils sont la providence. Et voici que la place de l'église s'était couverte d'un véritable essaim d'enfants venus à la conquête des sous et des dragées que parrain et marraine lançaient, à pleines mains, dans toutes les directions. Tandis que se multipliaient les cris de joie, sans préjudice de quelques plaies et bosses, M. de Kerlaz et

Armelle remettaient, discrètement, une large aumône aux « chers pauvres » assis de chaque côté du porche, sur les bancs de pierre dominés des statues des douze Apôtres.

Lost-an-Coat, à six kilomètres de Pen-Steir, la jolie petite ville reposant entre sa rivière et ses collines, échut en partage, à la mort de ses parents, au marquis de Lendu, père d'Enora. Aîné de ses frères et sœurs, le marquis continue, aux vacances, à accueillir ses cadets et leurs enfants. C'est pourquoi, chaque année, la demeure ancestrale s'égaye de nombreuse et joyeuse compagnie. Penherezig en est la petite reine, une petite reine de cinq années bientôt. Pour elle, Lost-an-Coat représente le pays idéal. Elle y rêve, durant les longs mois d'hiver passés dans le somptueux hôtel de Pen-Steir.

— Comme je voudrais, soupire-t-elle alors, que ce soit toujours les vacances ! Et puis, aux vacances, on ne travaille pas, on joue...

— Petite paresseuse ! réprimande la maman, on ne peut toujours jouer, même quand on est enfant. Il faut aussi travailler. C'est surtout par le travail que nous plaisons au Bon Dieu et que nous gagnons le Ciel.

— C'est vrai, reprenait l'enfant, avec élan, pour plaire au Bon Dieu je m'appliquerai toujours à ma page d'écriture que je n'aime pas.

Cette spontanéité du caractère de leur fille ravissait les parents d'Enora. C'est d'elle qu'ils s'entretiennent ce soir, où, après l'orage de la journée, il fait si bon arpenter les allées du parc, rafraîchies par la pluie.

— Ne trouvez-vous pas, Hervé, questionne M<sup>me</sup> de Lendu,



que, malgré ses défauts, car elle est volontiers paresseuse, vite emportée, facilement gourmande, notre Enora est douée d'une charmante nature ? Sa petite intelligence s'ouvre à tout ce qui est bon. J'en remercie Dieu et songe que l'heure est venue d'accomplir notre promesse.

— Quelle promesse ?

— De conduire notre chérie à Sainte-Anne d'Auray, avant qu'elle n'ait atteint ses cinq ans. L'avez-vous oubliée ?

— Non, pas ! Mais je ne me suis point aperçu de la fuite du temps. Nous sommes si heureux !

Trois jours après cette conversation, grand branlebas à Lost-an-Coat. Au coup de six heures, M<sup>me</sup> de Lendu passe elle-même près des petits lits où, à poings fermés, dorment encore les voyageurs à destination de Sainte-Anne. La veille, les compagnons d'Enora, pour cette mémorable journée, ont été tirés au sort, sauf Gilles, le dixième enfant d'Alain, frère cadet du marquis. Sensiblement de l'âge de sa cousine, il compte de droit. L'heure fixée pour le départ matinal, en vue d'éviter la trop grosse chaleur, trouve prêts nos jeunes pèlerins. Nul parmi ceux qui restent ne songe à les envier, la jalousie étant inconnue au sein de cette nombreuse famille. Seulement ils ne veulent pas être oubliés.

— Vous nous rapporterez des images ! crient les uns. Des gâteaux avec Sainte-Anne dessus ! clament les gourmands, alliant ingénument piété et défaut favori...

— Oui, oui ! répondait-on, derrière les vitres de l'auto, en agitant ses mouchoirs.

Espiègle, Enora abaissa la glace pour jeter :

— Vous aurez « Iod ar Pardon », (la part du pardon).

L'arrivée à Sainte-Anne se fit dans les meilleures dispositions d'esprit. On doit cependant à la vérité d'avouer que les jeunes pèlerins furent tout d'abord éblouis, non de la basilique au sommet de laquelle la monumentale statue de Sainte-Anne veille sur le pays et la Bretagne entière, mais par les boutiques aux souvenirs, édifiées sur l'esplanade.

Chacun se rappelant les recommandations, faites au départ de Lost-an-Coat, s'apprêtait à faire son choix. La maman intervint.

— Plus tard, mes enfants ! De bons pèlerins se doivent, avant tout, de saluer Sainte Anne. Pour l'instant, bornons-nous à l'achat des cierges.

Comme si elles avaient prévu cette décision, une nuée de marchandes s'abattait sur nos voyageurs.

— Du calme ! Du calme ! commanda M. de Lendu. Lui-même remit un cierge à chacun des enfants, dont la prière, devant la statue miraculeuse, s'élevait bientôt, ardente comme la flamme.

Tous, même Enora, connaissaient le merveilleux récit de la découverte de la statue par le bon paysan Nicolazig. M. de Lendu tint, toutefois, à le leur rappeler. Sur leur demande, il passa en revue, avec eux, les ex-votos si parlants qui tapissent les murs. On visita ensuite le trésor et, au sortir de la basilique, on s'agenouilla, sur le tombeau du Voyant. Ce fut enfin la visite au Monument aux Morts de la Grande Guerre où figure un de Lendu, et l'ascension de la Scala...

Ces devoirs remplis, on s'installa en un coin du parc du Petit Séminaire, mis aimablement à la disposition du marquis et ce fut, sur l'herbe, le plus exquis des piques-niques.

Restait à remplir la promesse d'Enora relative au « lod ar Pardon ». On s'en acquitta consciencieusement. Chargés de menus présents, nos pèlerins revinrent à la basilique les présenter à la bénédiction du chapelain. Une dernière fois, ils s'agenouillèrent devant la bonne « Mamm Goz ».

Comme les de Lendu quittaient la basilique, une famille y entra. Elle se composait du père, de la mère — celle-ci fort élégante, quoique paraissant, ainsi que son mari, de condition moyenne — et de trois jeunes garçons. La physionomie de l'aîné, âgé d'environ dix ans, contrastait, par sa finesse, avec les bonnes figures joufflues des deux autres bambins. Un instant, les regards de la jeune femme et de M<sup>me</sup> de Lendu se croisèrent. Cet instant furtif ne devait laisser à cette dernière la plus légère impression. Nul n'eût pu se douter que cette rencontre, sous l'œil maternel de Sainte Anne, marquait une date dans la petite vie d'Enora.

## CHAPITRE II

### Les cinq ans de Penherezig

La petite vie d'Enora... elle compte aujourd'hui cinq années bien sonnées de parfait bonheur enfantin, ce qui n'est pas, hélas ! le cas de tous ses pareils. Entourée de sa cour habituelle de cousins, conduite par ses chers parents, Penherezig, avec un sérieux au-dessus de son âge, a entendu la Messe, le matin, dans la pieuse église du Gué, l'église de son baptême.

Voyant ses grands cousins s'approcher de la Sainte Table, elle s'est penchée vers sa maman.

— Et moi, maman, quand recevrai-je le bon Jésus ?

— Bientôt, si tu veux lui préparer ton cœur.

— Vous me direz comment faire, n'est-ce pas, maman ?

Au retour, M<sup>me</sup> de Lendu, apercevant au bout de l'avenue, un attelage stationné devant le château, s'informa :

— Qui donc de tes petits amis, Enora, peut déjà être là ?

Car, en ce jour anniversaire, Lost-an-Coat s'appêtait à nombreuse réunion. Un petit âne gris, élégamment pomponné, se tenait, en effet, à cette heure encore matinale,

au garde-à-vous, dans les brancards d'une délicieuse charrette anglaise. Près de lui, une jeune « glazik » lui caressait l'échine d'une inoffensive badine à manche de cuir.



— Et moi, maman, quand recevrai-je le bon Jésus ?

— Tiens, mais c'est Youen, le « pátour » de mon oncle de Kerlaz, de ton parrain Enora, s'écria Alain, qui n'avait pu se tenir de courir y voir de plus près. Je vais lui demander à qui est ce joli attelage.

— Vilain curieux ! lui reprochèrent ses frères et ses sœurs, au fond aussi intrigués que lui. Tu ne saurais d'ailleurs t'entendre avec Youen puisqu'il ne parle pas le français et que tu ignores le breton.

— Enora sera l'interprète, allons, viens Penherezig !

Sans attendre la réponse, le garçonnet entraînait la fillette qui n'opposait d'ailleurs aucune résistance. Enora, en effet, savait le breton, ses parents ayant exigé des domestiques qu'ils parlassent à leur fille la langue des aïeux. Maintenant qu'elle grandissait, ils avaient mis entre les mains de l'enfant *le Breton par l'Image*, méthode qu'eux-mêmes consultaient avec profit.

— Bonjour Youen ! salua gentiment Enora. Qui as-tu conduit dans cette belle voiture ?

— Personne, demoiselle !

— Personne ? Alors tu te promènes ainsi pour ton plaisir, comme un grand seigneur ?

Le jeune garçon sourit. Enfonçant la main dans l'étroite poche intérieure de sa « chupen », il en tira, non sans quelque peine, une large enveloppe, la déplia et la tendit à Enora. La fillette, qui lisait couramment, y découvrit son nom avec une surprise mêlée de fierté.

— Je parie que c'est un cadeau de ton parrain ! suggéra Alain.

Un peu fébrile, Enora déchirait l'enveloppe. Elle lisait tout haut, attentivement écoutée de ses parents et des autres enfants qui l'avaient rejointe.

« Je suis, disait la lettre, un joli petit âne gris, très doux et très gentil. Ton parrain, Enora, m'envoie vers toi, afin que

tu aies le plaisir de faire, dans ma voiture, de longues promenades à travers le parc et au dehors, quand quelqu'un de tes grands cousins pourra t'accompagner. J'espère que tu seras contente de moi, car je suis très obéissant, ce que ne sont pas toujours, paraît-il, les autres ânes, mes frères. Je m'appelle « Ilio » et je te serai très attaché comme s'attache le lierre dont je porte le nom... J'aime beaucoup le sucré... »

— Bravo, bravo ! applaudit la bande, enthousiaste, escomptant, pour elle-même, autant de plaisir qu'Enora, du royal cadeau de M. de Kerlaz.

Enfin, la petite fille s'arracha à sa contemplation pour s'écrier :

— Il me faut tout de suite remercier mon parrain.

Se ravisant : « Si, auparavant, on donnait à Ilio un morceau de sucre ? »

Tout un sucrier y passa, chacun voulant, à son tour, gâter le coquet animal.

— Maintenant, en route ! conseilla M. de Lendu, tendant les rênes à l'aîné de ses neveux, Michel. Enora, assieds-toi près de ton cousin qui t'apprendra à conduire. Gilles et Alain peuvent vous accompagner, ainsi que Seiza, sans trop charger la voiture pour un aussi court trajet.

Se tournant vers le pâtour, M. de Lendu ajouta :

— Quant à toi, Youen, va à la cuisine et dis de ma part, à Marie-Jeanne, de te servir un bon bol de café, avec beaucoup de crème et du pain copieusement beurré.

Si peu de français que sût Youen, il ne se fit pas répéter aussi alléchante invitation...

Sans doute le bon parrain s'attendait-il à prompt visite,

car, malgré une oreille paresseuse, il perçut le bruit léger de l'attelage et l'harmonieux tintement des grelots d'Ilio. Il salua donc gaiement les visiteurs à leur entrée dans la cour



— Là ! là ! ma filleule, dit le vieillard.

de Kerveil, qu'Ilio faisait retentir d'un joyeux « hi-han ». Preste, Enora sauta à terre et bondit au cou du vieil officier.

— Là, là ! ma filleule, dit le vieillard, qui avait oscillé sur sa jambe de bois — la vraie étant restée à la bataille de



Longwy — qu'est-ce qui me vaut d'être pris d'assaut comme une vieille citadelle ?

— Vous savez bien, parrain, fit Enora, rieuse, Ilio et puis la voiture !

— Alors, tu es contente ? Cela va bien ! Surtout ne gâte pas trop Ilio. Tu le perdrais...

Ce disant, il sortait de sa poche un petit sac de cuir que l'anon connaissait bien et sans doute aussi Bleiz, le bel épagneul, qui agitait la queue en signe de convoitise. Chacun eut sa ration de sucre.

— Et Nous ? hasarda Gilles, le gourmand.

Un éclat de rire général couvrit de confusion l'indiscret quémendeur.

...La matinée s'avancant, l'attelage fit, en sens inverse, le trajet, deux des enfants ayant cédé leur place au bon oncle, l'un des hôtes, aujourd'hui, d'Enora.

### CHAPITRE III

#### Les exploits de Claude

Dans la vaste salle à manger de Lost-an-Coat, deux tables. L'une, gracieusement fleurie, attend les jeunes invités. Disons, tout bas, que plusieurs de ceux-ci ont déjà, plus ou moins ouvertement, fait un tour à la cuisine. On se confie mutuellement les délices du menu.

— Une mayonnaise, m'a dit Seiza — la cousine préférée d'Enora — que l'on a mise à la cave pour la tenir au frais, se réjouissait une jolie brunette. Avec elle, un petit groupe partageait ses préférences entre les mets divers sortis de la baguette magique de Marie-Jeanne, la cuisinière.

— Aujourd'hui, déclare M<sup>me</sup> de Lendu, pas de protocole. Enora est la reine de la fête. Qu'elle retienne près d'elle ses meilleurs amis. Les autres se placeront à leur guise.

Une langouste, admirablement « parée », accompagnée de la fameuse mayonnaise, ouvre le festin, servi par Youen, en grand costume. Mais qu'arrive-t-il ? Pourquoi cette peine à introduire la cuiller dans la belle sauce jaune qui tombe

dans les assiettes avec un bruit mat et se révèle parsemée de graviers ?

— C'est étrange, proteste la maîtresse de maison, très mortifiée. J'ai vu, de mes yeux, Marie-Jeanne porter à la cave une mayonnaise parfaitement réussie. Il faut que quelqu'un ait passé par là et joué la stupide farce d'y introduire des graviers. Que le coupable s'accuse ! commande-t-elle, sévère, faute de quoi les enfants, hormis ceux qui ont passé la matinée à Kerveil et ne peuvent être suspectés, seront privés de dessert.

Gilles, que les premiers mots de sa tante avaient effrayé, respira. Il était hors de cause. Cependant, nulle voix ne s'élève au milieu du silence réprobateur, aussitôt établi. Il faut avouer que, dès le premier moment, M<sup>me</sup> de Lendu savait à quoi s'en tenir. Un seul enfant, parmi ceux réunis là, était capable de cette idée saugrenue. C'était Claude de Lezmeur, espiègle de belle eau. En raison de l'amitié unissant les parents, on l'invitait dans les grandes circonstances, non sans se demander, avec quelque anxiété, s'il n'amenait pas avec lui un fâcheux projet.

Le service reprit et les langues des enfants, autorisées, ce jour-là, à se délier, se remirent en mouvement jusqu'au moment où un superbe Saint-Honoré, entouré de petits choux glacés, chef-d'œuvre de Marie-Jeanne, fit son apparition. Hélas ! sans soulever d'autres applaudissements que ceux du gourmand Gilles. Enora, invitée à se servir, déclara :

— Puisque je suis libre aujourd'hui d'agir à ma guise, je ne prendrai point ma part d'un gâteau dont la plus grande partie de mes petits amis sont privés.

Elle fut suivie dans ce joli geste, sauf par Gilles. Néanmoins, le malheureux n'osa toucher à la grosse part qu'il s'était adjugée...

Tout à coup, voici Claude debout.

— T'en fais pas, mon vieux Gilles ! tu vas pouvoir te lécher les babines ! Le coupable, c'est moi !

En un instant, les visages s'illuminèrent. Ils s'épanouirent tout à fait lorsque M. de Lendu, en raison de la franchise de Claude, leva la punition.

Le déjeuner achevé, la joyeuse bande s'égaye dans le parc.

— Surtout, Claude, pas de nouvelles bêtises ! commande le châtelain.

— Soyez tranquille, Monsieur, répond d'un grand sérieux l'enfant terrible, je n'en fais jamais plus d'une un peu grave par jour.

— ...Et elle est faite ! décide, en riant, M<sup>me</sup> de Lendu.

— Surveille-le tout de même, glisse le marquis à l'oreille de Michel.

— Comptez sur moi, mon oncle, j'aurai l'œil !

A quoi va-t-on jouer ? question que tous posent avec ensemble.

— J'ai une idée, proclame Claude, qui, en réalité, a, dans son sac, une seconde sottise. On va arranger un aérodrome, jouer aux avions.

— Comment cela ?

— Eh bien, les avions ce sera nous, comme on est des chevaux ou le train.

— Va pour l'aérodrome, consent Michel, qui n'aperçoit là nul obstacle à ses projets personnels de lecture. Il choisit lui-

même le terrain : une grande clairière. Près de là, un ruisseau s'en va alimenter, un peu plus loin, la pièce d'eau sur laquelle donne la buanderie. Le jeu bientôt bat son plein. On n'entend que vrombissements de moteurs... Michel s'absorbe dans « l'Histoire de Bretagne ».



...Claude s'élance dans la pièce d'eau...

Cependant, Claude, en grand secret, a entraîné Alain et Gilles à l'écart. Avec eux, il entre dans la buanderie. En ayant soigneusement fermé la porte, il tire, d'une de ses poches — réceptacles d'objets hétéroclites — un papier assez informe, agrémenté d'un fil métallique. Il décore le tout du

qualificatif de cerf-volant, le déroule avec soin et ordonne à ses compagnons intrigués :

— Avec les bouts pendants de ce fil, vous allez m'attacher « l'appareil » sous les bras. Vous tiendrez ensuite solidement l'escabeau que je vais mettre à portée de la fenêtre. Je grimpe sur l'appui et... je m'envole, en vrai !...

— Tu tomberas tout simplement dans la pièce d'eau, déclare Alain, sans ambages.

— Pas de danger ! J'ai déjà expérimenté mon appareil, assure effrontément Claude, grisé de ses propres paroles, et peu éloigné de les croire exactes. Allons, tenez bien l'escabeau, vous dis-je !

Subjugués et comme suggestionnés par l'audace de leur camarade, les deux enfants, faisant taire la voix de la raison et aussi celle de la conscience, obéissent. Le téméraire aviateur escalade la fenêtre, s'élance, mais hélas ! en vol lourd... Plouf !... dans la pièce d'eau...

Au bruit et aux cris de terreur poussés par Alain et Gilles, tous les « avions » s'élancèrent. Michel, abandonnant sa lecture, rattrapait bientôt, ayant lui-même de l'eau jusqu'à mi-corps, le jeune présomptueux, au dos duquel pendait lamentablement, l'« appareil »...

Grâce aux soins entendus de M<sup>me</sup> de Lendu, qui s'occupa de provoquer chez l'enfant une salutaire réaction, l'incident n'eut d'autre suite que de priver l'aviateur en herbe et ses seconds, Alain et Gilles, de l'excellent goûter qui clôtura la journée.

## CHAPITRE IV

### L'envol d'un ange

« Nous voilà seuls, mon pauvre Ilio ! Qu'allons-nous faire ? »

Câlin et aussi compréhensif que jadis l'ancêtre Cadichon, le gentil animal appuie sa tête intelligente et fine à l'épaule de la petite fille. Ses yeux semblent compatir à la peine de l'enfant, navrée, les vacances achevées, du départ des cousins.

Que ne pouvait-il parler, le brave Ilio ! « Pour nous consoler, eût-il dit, car je partage ta peine, Penherezig, allons donc nous promener ».

Sans doute l'ânon et sa jeune maîtresse n'avaient-ils cure des paroles nécessaires aux humains pour se communiquer leurs pensées. L'amenant hors de son box, Enora, dont les leçons de Michel avaient fait un conducteur consommé, mit doucement dans les brancards Ilio frémissant de plaisir. A ce moment survint M<sup>me</sup> de Lendu.

— Tu attelles, Enora ? Cela se trouve bien. J'ai justement affaire au presbytère. Tu m'y conduiras, veux-tu ?

Penherezig accueillit avec joie la proposition de sa mère, le presbytère s'associant, pour-elle, non seulement à l'accueil paternel du bon recteur, mais encore à celui, plus prosaïque, mais si prometteur, de Maryvôn, la vieille karabasen (1). Tartines beurrées, crème fraîche, fruits de la saison, voilà ce qui, à l'ordinaire, l'attend. Cette fois encore elle n'est pas déçue. Mais une joie d'un autre ordre lui était, en outre, ce jour-là, réservée. Les de Lendu ayant décidé de ne quitter, cette année, Lost-an-Coat, qu'après Noël, le vénérable pasteur insista pour qu'Enora, devant l'âge, généralement admis, fit, en cette fête par excellence des enfants, sa première communion privée.

— Si vraiment, Monsieur le Recteur, vous jugez ma fille apte à ce grand acte, répondit la marquise, je me croirais coupable en le différant davantage. Es-tu contente, Enora ?

— Si heureuse, maman ! fut la réponse de l'enfant, soudain grave. Je le serais plus encore, si Seiza recevait en même temps que moi le Petit Jésus pour la première fois.

— Rien de plus facile, si Monsieur le Recteur n'y voit pas d'inconvénients, consentit la marquise. Ton oncle, ta tante, tes cousins ne demanderont pas mieux que de venir passer avec nous la Noël..

— Une belle fête en perspective ! interrompit le recteur.

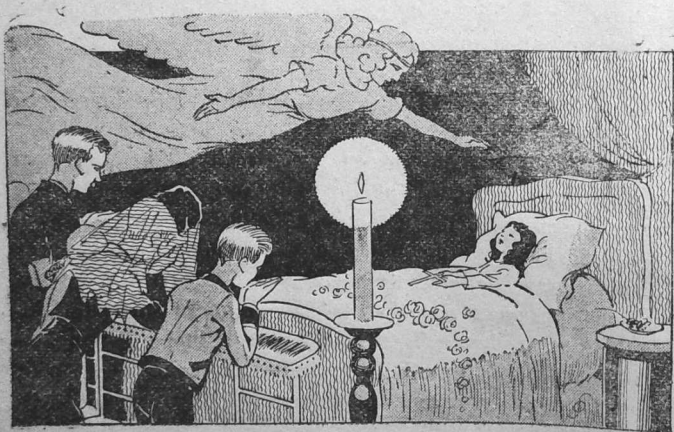
Les châtelains de Lendu et leur famille étaient, en effet, liés d'étroite amitié et de solide affection.

Quant à Seiza et à Enora, elles étaient inséparables et s'aimaient comme deux petites sœurs.

(1) Karabasen : nom breton donné aux servantes de presbytère.



Ainsi se présentèrent-elles toutes deux, à la Table Sainte, en la nuit de Noël, pareillement recueillies, sous les regards émus de la famille au grand complet. Gilles lui-même avait obtenu qu'on l'emmenât. Plein de bonnes résolutions, il se promettait, afin d'être appelé l'an prochain à même faveur, de mettre un frein à sa vilaine gourmandise...



...Une petite forme blanche reposait sur un lit de parade.

Si belle et claire était la nuit que l'on fit, à pied, le court trajet du retour. Seiza et Enora cheminaient côte à côte.

— Et pendant que le petit Jésus était dans notre cœur, s'écria soudain cette dernière, Il s'occupait aussi, au château, à garnir nos souliers ! Qu'allons-nous y trouver, Seiza ?

Mais Seiza n'entendait pas. Perdue dans un rêve intérieur, elle semblait loin, très loin...

A quoi penses-tu donc ? interrogea sa cousine.

— Au Petit Jésus, répondit l'enfant dans un angélique sourire. Que je voudrais ne jamais Le quitter, vivre toujours avec Lui dans le Ciel.

Ce vœu ne tarderait pas à être exaucé. Un mal mystérieux, échappé au diagnostic des médecins, appelés en hâte à son chevet, allait l'enlever, en quelques heures, à l'affection des siens. Au soir même du jour béni, une petite forme blanche, immobile, reposait sur un lit de parade, entourée de la famille en pleurs. Les lèvres de la jeune morte s'entr'ouvraient légèrement, comme pour laisser échapper ces mots : « Ne pleurez pas, du Ciel je veillerai sur vous ! »

— Ce sera votre ange tutélaire, assura, à la pauvre mère, Monsieur le Recteur, qui avait dit à celle-ci au sortir de la cérémonie, indiquant Seiza : « J'ai l'impression d'avoir communiqué un ange. » (1).

(1) Textuel.

## CHAPITRE V

### Aux sports d'hiver de Chamonix

Une semaine avait passé sur les événements qui, de si soudaine façon, avaient endeuillé Lost-an-Coat.

— Je m'inquiète, confiait, à son mari, la marquise de Lendu, de la persistante tristesse d'Enora. Cette petite et sa cousine Anne-Marie, naguère si ardentes au jeu, n'y ont plus le moindre entrain.

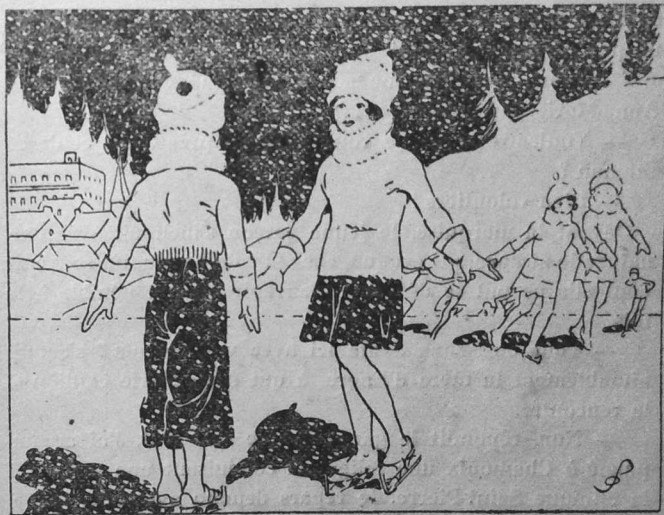
— Que faire à cela ? interrogea M. de Lendu, anxieux déjà pour sa Penherezig.

— A ces enfants, véritablement anéanties, poursuivait la marquise, une diversion me paraît nécessaire. L'idée m'est venue de les emmener toutes deux à Chamonix, où l'air vif des monts leur sera certainement salutaire.

— Excellente inspiration ! approuva le marquis. Exécutez-là au plus tôt !

Peu de jours après, le train déposait, en gare de Chamonix, M<sup>me</sup> de Lendu et les deux fillettes. La distraction du voyage avait déjà rendu, à celles-ci, quelque chose de leur

animation accoutumée. La nouveauté du paysage, le genre de vie si différent feraient le reste. Elles n'oublièrent cependant pas Seiza et l'associaient à toutes leurs impressions.



...Elle se heurta à un jeune patineur.

— Que Seiza trouverait la montagne belle ! Quel plaisir elle aurait à courir en traîneau dans la neige, à admirer les belles couleurs des glaciers !

Anne-Marie, plus âgée de deux ans que sa cousine, goûtait surtout le patinage. Sans peine elle en apprit les gracieuses évolutions dont s'effrayait Penherezig Un jour

elle se heurta à un jeune patineur d'une douzaine d'années qui, la dévisageant avec insistance, s'écria :

— Mais, nous nous sommes rencontrés à Sainte-Anne d'Auray, l'été dernier ! Vous étiez accompagnée de vos frères et d'une petite sœur que sa maman appelait d'un nom joli, un peu étrange : Enora !

— Enora n'est pas ma sœur, mais ma cousine, rectifia Anne-Marie, qui proposa :

— Voulez-vous que je vous conduise près d'elle et de sa maman ?

— Bien volontiers !

Devant la marquise, le jeune garçon s'inclinait avec une naturelle aisance qui évoqua, chez M<sup>me</sup> de Lendu, un souvenir dont elle ne put se défendre, souvenir cher et pénible à la fois.

— Vous êtes sans doute ici avec vos parents ? s'enquit aimablement la mère d'Enora, à qui Anne-Marie expliquait la rencontre.

— Non, répondit le garçonnet, je suis seul. J'ai accompagné à Chamonix une religieuse conduisant une malade à la clinique Saint-Pierre. Je repars demain avec elle, tout à fait remis des suites de ma typhoïde.

— C'est bien dommage que vous nous quittiez si vite, regrettèrent les petites filles. Voulez-vous, ajouta Anne-Marie, que nous patinions un peu ensemble ?

Leurs évolutions si rapides enthousiasmèrent Enora qui, l'instant d'après, portée presque par son guide improvisé, avait à peine le temps de toucher, de ses petits pieds, le miroir glacé.

Tout en se livrant à ce jeu passionnant, les trois enfants avaient fait plus ample connaissance. Les fillettes savaient que leur compagnon répondait au prénom de Georges, qu'il avait deux frères jumeaux, beaucoup plus jeunes que lui, que son papa projetait de quitter Vannes, où il habitait avec sa famille, pour prendre, à Pen-Steir, la suite d'un atelier de réparations d'autos.

C'est ce que, le jeune garçon les ayant quittées, contaient à M<sup>me</sup> de Lendu, les deux fillettes.

— Où ai-je donc la tête ! s'écria la marquise, je ne lui ai pas même demandé son nom.

— Il s'appelle Georges ! répondirent les petites en chœur.

— Georges ! comme lui, se murmura à elle-même M<sup>me</sup> de Lendu. Après tout, que m'importe d'en savoir davantage ?... Cependant, ce profil de médaille, ce regard...

Et, tout haut :

— Il s'appelle Georges, dites-vous ? C'est là son prénom. Mais son nom de famille, le savez-vous ?

— On ne le sait pas, maman.

— On a oublié de lui demander, ma tante !

Malgré cela le souvenir de Georges ne s'effaça pas de la mémoire des enfants qui continuèrent de regretter ce camarade, d'une heure à peine. Quant à M<sup>me</sup> de Lendu, elle oubliait bientôt l'impression qui, tout à l'heure, l'occupait.

La saison se termina, pour nos Alpinistes, à l'arrivée de M. de Lendu, par une excursion dans la montagne. Montées sur de petites mules coquettement caparaçonnées, les fillettes ne se tenaient pas d'aise. Et Enora déclarait :

— Aucune ne vaut mon si gentil Ilio !

## CHAPITRE VI

### La revue des jouets

Les « Montagnardes », ainsi que les cousins appelaient les jeunes voyageuses, revenaient à Pen-Steir avec des joues rosies à l'air vif des sommets. Il fut décidé qu'elles reprendraient, Anne-Marie, sa vie d'écolière, Penherezig, les cours qu'elle suivait chez une vieille demoiselle. Les cousines se trouvèrent donc séparées, sauf aux réunions du jeudi.

Mais ce jeudi, où nous sommes, va se passer solitaire pour Enora. Anne-Marie est retenue au logis par un mal de gorge et Penherezig s'ennuie.

— Si, pour te distraire, propose sa maman, nous procédions à la revue des jouets que nous n'avons point faite cette année avant Noël, selon notre coutume.

— C'est cela ! C'est toujours si amusant ! acquiesce la petite fille. Puis, se reprenant :

— Quelquefois aussi cela me fait du chagrin, car il arrive que mes jouets les plus défraîchis sont mes préférés.

— Comme le polichinelle, rappela sa mère, qui n'avait

plus qu'une bosse, parce que l'autre avait été vidée par ton cousin Patrik, et dont le nez était tout usé.

Enora se mit à rire sans pouvoir s'empêcher d'avouer :

— Je crois que je l'aimerais encore !

Les jeux défilèrent, nombreux, variés : des poupées, surtout. Soudain, la malheureuse Penherezig se cache la figure dans ses mains, repoussant avec horreur la « fille » que lui tend M<sup>me</sup> de Lendu.

— Non, non, sanglote-t-elle, elle me fait trop peur ! Elle n'a plus d'yeux !

— Qu'à cela ne tienne, on lui en remettra ! répond la voix posée de la marquise. Cette poupée, remise à neuf, sera encore très jolie.

Mais Enora ne se calmait pas. Sa mère se rappela alors l'aventure du précédent hiver. Vêtues pareillement, toutes deux, d'une parure de chèvre blanche, « mère et fille » s'étaient relevées, sans mal apparent, d'une chute survenue à la promenade. Or, la petite maman, disant sa prière du soir, avait agenouillé « Maï » devant elle. Lorsqu'elle la reprit, elle demeura terrifiée des deux trous béants où ne luisaient plus les doux bluets de porcelaine. Une grosse fièvre se déclara chez l'enfant qui ne voulut plus revoir l'infortunée Maï. Comment celle-ci était-elle encore là ?

M<sup>me</sup> de Lendu tint, cette fois, à aider Enora à surmonter une sensibilité déraisonnée. Blottie dans les bras de sa maman, Penherezig consentit enfin à jeter les yeux sur l'objet de sa frayeur. Il fut toutefois convenu que, réparée, Maï serait offerte à l'orphelinat voisin, où elle eût dû être depuis longtemps.



— Es-tu encore effrayée, ma Penherezig ? demanda quelques instants plus tard à sa fille, qui demeurait songeuse, M<sup>me</sup> de Lendu.



*Penherezig laissa couler deux grosses larmes sur le beau jouet.*

— Non, maman, mais je me dis que je n'ai aucune peine à me séparer de cette poupée que je n'aime vraiment plus. Voulez-vous me laisser ajouter, pour les petites orphelines, celle du dernier Noël ? Le Petit Jésus sera content et aussi Seiza.

Mais sur le beau jouet remis à l'heure même à sa mère, la pauvre Penherezig laissa couler deux grosses larmes, témoignage du sacrifice, gros aussi, que s'imposait l'enfant. Hésitante, d'abord, M<sup>me</sup> de Lendu se contenta d'embrasser plus affectueusement encore sa chère petite fille, si accessible, ainsi qu'elle l'avait fait remarquer à son mari, à tous les sentiments généreux.

## CHAPITRE VII

### Le voyage de Rome

Au long hiver ont succédé les jours ensoleillés. Lost-an-Coat se rouvre, pour les vacances de Pâques, à ses hôtes habituels, augmentés, cette année, de Claude de Lezmeur et de sa sœur Jenovefa. M<sup>me</sup> de Lendu n'avait pu agir différemment que de proposer, à son amie, appelée près de sa mère mourante, de lui confier ses deux enfants. A regret, M. de Lendu en accepta la charge.

— Je vous avertis, dit-il à sa femme, que je tiendrai à vue cet inquiétant Claude. Il en sera de même de sa sœur, Jenovefa, très gentille quand elle est seule et si différente dans la compagnie de cet hurluberlu. Elle en épouse toutes les extravagances.

— N'ayez crainte, mon ami, nous y veillerons, vous et moi, assura la marquise.

L'arrivée à Lost-an-Coat eut lieu au début de la Semaine Sainte. Afin d'encourager son petit monde à la sagesse, M. de Lendu rappela le départ des cloches pour Rome au matin du Jeudi Saint et leur retour durant le « Gloria » de la

Grand'Messe du Samedi Saint. Claude, quoique ignorant la surveillance spéciale dont il était l'objet, se faisait remarquer par sa sagesse. A table, il édifiait même ses jeunes hôtes, se refusant à toucher au dessert de figues sèches et de noix dont on le savait friand. Par contre, il en servait double part à sa sœur, placée près de lui. Après en avoir mangé une ou deux, la fillette en emplissait les poches de son petit tablier. Ce manège n'était pas sans intriguer quelque peu l'entourage. Il eut été surpris plus encore à cette singulière recommandation faite à Jenovefa, par son frère, le mercredi, à l'issue du déjeuner :

— Surtout, n'oublie pas de déposer le petit sac, contenant les provisions, à l'endroit convenu. Il m'en faut, tu le comprends, pour un pareil voyage. Tâche d'ajouter aux noix et aux figues un bon morceau de pain.

Dans l'après-midi, Jean-Marie, le fils du sacristain, s'amena, comme par hasard. Passant près de Claude, il lui glissa à l'oreille :

— Il est plus sûr de gagner le clocher ce soir, Monsieur Claude. Soyez, à l'Angelus, derrière le gros pilier des fonts baptismaux. Au dernier son, vous grimpez bien vite là-haut, avant que mon père donne son tour de clef, ou qu'il vous aperçoive...

Le conciliabule, vers le soir, de Claude et de sa petite sœur qui l'écoutait, les yeux pleins de larmes, n'eut pas davantage de témoin attentif.

— Surtout ne pleure pas, recommandait le grand frère, et ne souffle mot avant le départ des cloches, demain matin.

Je te rapporterai un œuf de chocolat entouré d'un beau ruban et des ciseaux en or.

Nul ne sut quelles furent les impressions du « Pèlerin de Rome » s'entendant enfermer dans la chambre des cloches, où il se trouvait bientôt enseveli dans la nuit noire et alerté, à toute minute, par quelque craquement suspect, la course d'un rat, la ronde des souris...

L'inquiétude de l'imprudent voyageur — Claude n'entreprenait rien moins que de se rendre à Rome par la voie des cloches — n'eut d'égale que celle où la constatation de son absence plongea les habitants du château. Le diner, auquel on l'attendit en vain, fut vite expédié. Accompagné des plus grands de ses fils, M. de Lendu, persuadé qu'entraîné par Jean-Marie, grand dénicheur. Claude était parti à la recherche des nids, se mit en campagne. Devant l'inanité de ses recherches, il prit le parti, dix heures sonnant au clocher, d'aller aux renseignements chez le sacristain. Le plus grand calme régnait dans la chaumière où, la mère Mahé, la confection de ses crêpes achevée, recouvrait les cendres du foyer. Jean-Marie leva sur les arrivants un regard sournois :

— Ah, tu es là, chenapan ! s'écria, surpris, M. de Lendu, sais-tu au moins où est Claude ? On t'a vu causer avec lui dans la cour du château. Allons, réponds et plus vite que ça.

Vigoureusement secoué, le garçon hoqueta :

— Hi ! Hi ! j'sais pas, moi !

— Si tu ne sais rien, je n'ai plus qu'à alerter la gendarmerie.

A ce mot, Jean-Marie pâlit. Il ouvrait bientôt la bouche pour tout avouer, quand parut le recteur, étonné de trouver

à la chaumière si nombreuse compagnie à cette heure avancée.



*Dans la chambre des cloches, il se trouvait enseveli dans la nuit noire.*

— Je viens de l'église, Mathurin, et ne sais ce qui s'y passe. J'ai cru entendre frapper à la porte de l'escalier de la tour. Mais lorsque je me suis approché, tout bruit avait cessé. Donne-moi les clefs que j'aïlle y voir.

Tout le monde suivit le recteur. Comme on atteignait l'église, Armelle, accourant, fit signe de l'attendre.

— Mon oncle ! mon oncle ! Claude est dans le clocher. Jenovefa à qui il s'était confié, prise de peur à l'approche de la nuit, a tout avoué. Il voulait aller à Rome avec les cloches ! acheva-t-elle dans un rire aussitôt communicatif.

— Et voilà mon voleur ! compléta le recteur, riant de tout cœur.

Seuls, M. de Lendu, exaspéré, et Jean-Marie, inquiet, ne partageaient pas la gaieté générale.

— Tu étais de connivence, gronda le marquis. Tu verras ce qu'il va t'en coûter !

Lorsque, l'énorme clef ayant tourné dans la serrure, s'ouvrit la lourde porte, chacun s'attendit à voir Claude surgir, tel un diabolin, hors de sa boîte. Mais, épuisé par ses vaines tentatives pour fuir ce lieu d'épouvante, il s'était endormi. Il fut découvert sous la plus grosse cloche, son dernier espoir sans doute. De grosses larmes achevaient de sécher sur ses joues, collant aux tempes des mèches de cheveux.

Tel il l'eût fait d'un ballot de chiffons, M. de Lendu, s'emparant de l'enfant, le secoua aussi rudement que tout à l'heure Jean-Marie. Ainsi brusquement réveillé, Claude crut à la réalisation du cauchemar sur lequel il s'était endormi et qui le poursuivait peut-être... Il poussa un cri et, sans avoir ouvert les yeux, perdit connaissance.

Maternelle, M<sup>me</sup> de Lendu, arrivée juste à point, prodiguait ses soins au jeune étourdi qui comprenait, trop tard, qu'à leur mystérieux voyage les cloches n'admettent nul être

humain. Et celui qui s'était flatté de rapporter, lui-même, de Rome, tant de trésors, se vit impitoyablement privé des largesses promises. Jean-Marie et Jenovefa profitèrent, pour leur part, d'une généreuse amnistie.



## CHAPITRE VII

### Au pays de sainte Enora

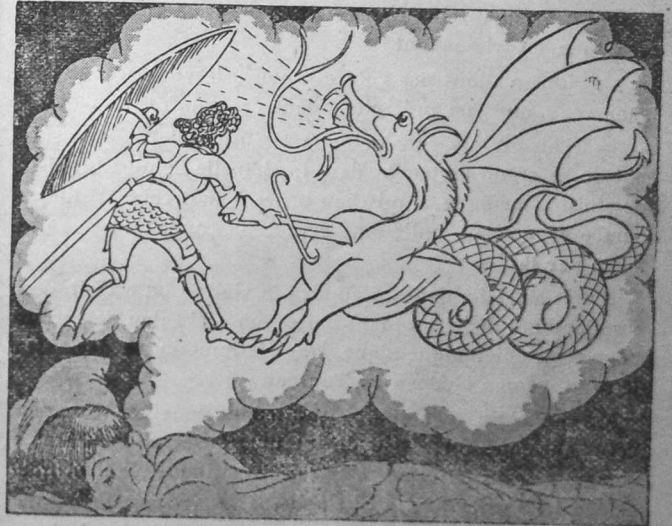
Les vacances pascales touchaient à leur terme. Déjà Claude, quelque peu assagi, et sa sœur, Jenovefa, avaient rejoint Pen-Steir. De leur côté, les jeunes sœurs de la marquise, M<sup>mes</sup> de Treder et de Kersal, avaient, avec leur petite bande, quitté Lost-an-Coat. Restaient les Alain de Lendu, ce qui, avec les châtelains, ramenait à quatorze personnes la caravane familiale que le marquis de Lendu se proposait de conduire au pays de la sainte Patronne de Penherezig. M. de Kerlaz, que son infirmité confinait de plus en plus au logis, proposa de prêter son auto, en confiant la conduite à Michel. Ainsi tout le monde se trouva casé. C'était, cette fois, moins un pèlerinage comme, l'an dernier, celui de Sainte-Anne d'Auray, qu'une véritable excursion.

— Dirait-on pas, s'exclamait Marie-Jeanne, occupée depuis deux jours à préparer les victuailles, qu'on part plus loin que Paris ! Tant de poulets tournés en galantines, sans compter les rôtis et les montagnes de crêpes !

— 41 —

— Et les fars au four ! Et les fruits ! précisa Gilles, jamais satisfait.

Michel, lui, en bon scout, s'affairait autour des appareils de camping.



Arthur, comme Saint-Efflam, rêvait de tuer le dragon.

Le premier arrêt fut Pleyben, dont M. de Lendu fit remarquer aux jeunes touristes, les magnifiques monuments : église, arc de triomphe, calvaire, ossuaire...

— Admirez, mes enfants, disait-il, la foi de nos pères, œuvrant, pour Dieu seul, dans ces campagnes isolées, de tels

chefs-d'œuvre. De ces humbles artistes, les noms demeurent, pour la plupart, inconnus.

Au sortir de Pleyben, on s'enfonça dans les vastes solitudes de Brasparts. Enora, qui les connaissait, par les récits de son parrain, évoquant la légende du Yeun-Elez et du Youdic, demanda, en frissonnant :

— Nous n'allons pas voir, au moins, le vilain chien noir, sans yeux, que l'on précipitait dans ces gouffres ?

— N'aie crainte, cousinette, la rassurait Michel, mon saint patron, le grand archange, dont la chapelle domine ces lieux de sinistre mémoire, a mis bon ordre à tout cela. D'ailleurs, par ce beau soleil, nulle âme errante et coupable ne se promène par là...

Après Morlaix, dont on admira le viaduc, on choisit, dans ses alentours délicieusement boisés, un vrai salon de verdure pour le premier pique-nique. Dans le lointain, se devinaient la rade et son « château du Taureau ».

M. de Lendu expliqua, à ses jeunes convives, comment cette ancienne forteresse devint plus tard prison d'Etat et comment y fut enfermé pour raison politique, le Procureur Général, Caradeuc de la Chalotais.

Au passage de Lanmeur, on s'apitoya sur le sort du jeune saint Mélar. Michel conta comment l'oncle criminel de ce prince adolescent, avide de régner à sa place sur cette partie du pays appelée la Domnonée, lui avait coupé la main et le pied droits.

— Mais Dieu, ajouta le narrateur, permit que, de son pied d'airain et de sa main d'argent, Mélar se servit aussi bien

que de ses membres naturels. Ce que voyant, le cruel Rivod lui trancha la tête.

L'après-midi touchait à sa fin lorsqu'on arriva au but : la Lieue de Grèves où, en face de Tredrez, qui aurait plus tard saint Yves comme recteur, vécurent sainte Enora et son époux, saint Efflam.

Ce fut l'instant du camping que Michel obtint facilement d'installer dans un champ. Le soir, tout le voisinage prenait part au feu de camp, à la prière et aux chants. Ceux-ci se terminèrent par l'hymne national breton « Bro goz ma zadou », martelé du bruit des vagues que la marée montante faisait déferler sur le rivage.

Michel, le lendemain, près du tombeau de saint Efflam, « déclara » — selon la locution bretonne — l'étrange histoire de ce prince et de la princesse Enora. Il dit comment les deux époux, afin d'aimer Dieu uniquement, vécurent en ces lieux, chacun isolé dans son ermitage, passant leurs jours dans la prière et la pénitence.

L'orateur improvisé fit si bien revivre ses personnages, qu'Enora, enthousiasmée, s'écria :

— Lorsque nous serons de retour, on jouera à saint Efflam et à sainte Enora. Vous me ferez, n'est-ce pas maman, un beau manteau à traîne semblable à celui de ma sainte Patronne, au jour de ses noces.

— Et à moi, l'oncle de Kerlaz donnera sa grande épée pour tuer le Dragon, comme saint Efflam ! compléta le bouillant Arthur qui ne rêvait que plaies et bosses.

La lune brillait de tout son plein quand, dans la nuit très avancée, la joyeuse caravane regagna Lost-an-Coat.

## DEUXIÈME PARTIE

### CHAPITRE PREMIER

#### Adoption

Assis près du petit lit où un bel enfant de deux à trois ans, dort, paisible, les traits tout pareils au visage paternel, le comte Georges du Bois-Hault, le front entre ses mains, médite. Parfois, il soupire... A plusieurs reprises, reviennent sur ses lèvres ces mots : « Oui, je partirai ! »

— Partir ? gémissait-il, mais comment, avec cet enfant ? Si je pouvais le confier à un ami ! Hélas, d'amis je n'en ai plus. Tous me croient coupable !

Un coup discret frappé à la porte fit tressaillir le comte.

— Serait-ce ?... déjà ?... Vite, il me faut fuir !

Cependant, la stature un peu massive et trapue de Jacques Level, fils de l'ancien régisseur des Bois-Hault, ruinés depuis lors — de quelques années plus jeune que Georges — se dresse, maintenant, près de celle élancée et svelte du comte.

Il nous faut, pour comprendre cette scène, revenir de quelques années en arrière, à l'heure où Georges du Bois-

Hault, tout jeune encore et déjà orphelin, est recueilli par une tante, assez éloignée d'ailleurs. La vieille dame, fort originale, habitait, dans les montagnes du Jura, un véritable nid d'aigle. Contre son gré, Georges épousa, étant enseigne de vaisseau, une jeune Brestoïse, Gwenola de Kerhou, orpheline comme lui et également sans fortune.

Bien que déshérité pour ce fait, par son originale parente, M. du Bois-Hault se déclarait pleinement heureux, entre sa femme et son fils. Celui-ci atteignait sa troisième année, lorsque, rapide comme la foudre, une affreuse catastrophe anéantit ce tranquille bonheur : une forte somme est dérobée dans la cabine même de l'amiral commandant le « Sphinx », navire auquel est attaché Georges. Les soupçons se portent sur le jeune officier que, par une indiscrétion, on sait avoir sollicité, en ce même temps, le prêt de pareille somme à un camarade, pour solder une dette de jeu, lui qui, jusqu'alors, n'avait jamais touché une carte...

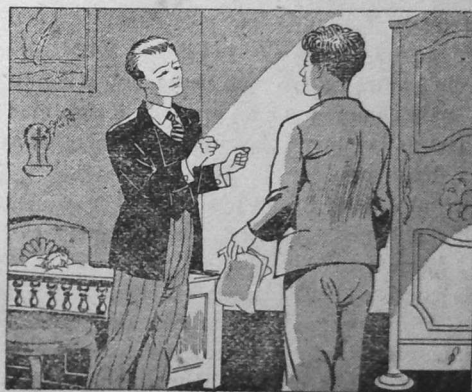
M. du Bois-Hault sent la méfiance dont il est l'objet. Par une maladresse insigne, il donne sa démission, vient habiter Saint-Nazaire où il sait trouver Level qui l'aidera, pense-t-il, à se refaire une situation.

Hélas ! la démission, au lieu d'arranger les choses, confirme les soupçons ; M<sup>me</sup> du Bois-Hault l'apprend. Sa santé, déjà compromise, ne résiste pas à une telle angoisse. Elle meurt, laissant le petit Georges orphelin, presque à la veille de l'arrestation, devenue imminente, de son père.

— Mon lieutenant — Level a conservé l'ancienne appellation — tout est prêt. Vous embarquerez cette nuit. Voici les

papiers. Mais, de grâce, réfléchissez encore. Pourquoi ne pas vous défendre ?

Le jeune comte s'est redressé, méprisant :



— Me défendre, je ne m'y abaisserai pas !

— Me défendre ! Je ne m'y abaisserai pas ! A quoi bon d'ailleurs ? Les preuves sont contre moi. Mais je reviendrai un jour, la tête haute, ayant, à la force des poignets, gagné cet or qui, aujourd'hui, me manque. L'homme que je soupçonne a, en vérité, bien conduit son affaire !

Tout en parlant, l'officier du « Sphinx » s'est, d'une main fébrile, saisi des papiers qui vont faire de lui Mathias Poher. Ce pauvre diable, désespéré de la vie, s'est jeté à l'eau, la nuit même, du charbonnier où, à Cardiff, il avait embarqué.



Nous ne dirons pas ici comment put se faire cette substitution aussi hasardeuse que rapide, d'état civil. Peut-être, sur le moment, M. du Bois-Hault ne la réalisa pas davantage. La pensée de son enfant, dont il avait à sauver l'honneur, seule, l'occupait.

— Mon petit Georges, s'écria-t-il, que va-t-il devenir ?

— Jusqu'à votre retour, mon lieutenant, répondit Jacques, levant la main comme pour un serment, il sera mon fils. Dès votre départ, je l'emmène chez ma grand-mère, dans le Midi. Nul ne l'y découvrira.

— J'accepte... pour lui, fit péniblement le comte.

Ayant, d'une petite cassette, prélevé quelques billets, il la remit à Jacques :

— Elle contient 10.000 francs en titres et des bijoux de famille. Tu disposeras de l'argent pour les premières dépenses, en attendant que je puisse te dédommager. Quant aux bijoux, j'é mets le désir qu'il te soit possible de les remettre à Georges à sa majorité si, d'ici là, je ne suis point revenu. Alors, mais alors seulement, tu lui apprendras son véritable nom.

Et le comte, ayant déposé un douloureux baiser au front de son fils endormi, remercié, encore une fois, l'ami dévoué, partit... dans la nuit.

Ainsi qu'il l'avait promis, Jacques Level avait aussitôt mis l'enfant en sûreté. Cependant, le silence et l'oubli s'étant faits sur la double disparition du père et du fils, il avait profité de son installation à Vannes, pour prendre Georges près de lui. Il le fit passer, aux yeux de tous, pour l'aîné des trois petits êtres qui, par la suite, vinrent réjouir son foyer.

## CHAPITRE II

### L'avenir de Georges

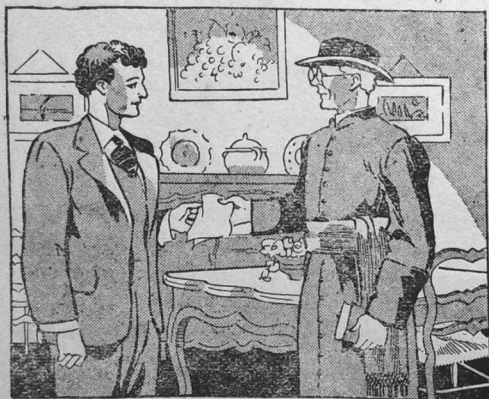
Georges a donc grandi près de ses parents d'adoption. Lorsqu'après deux ans, passés dans le Midi, il a revu Jacques, ses lèvres ont eu une hésitation à prononcer : « Papa ! ». Mais bien vite, il s'est attaché à l'homme si bon, à la douce maman et aux bébés qu'il appelait « petits frères ». Ainsi passèrent les années enrichissant le foyer des Level d'une petite fille.

Le fils de M. du Bois-Hault a atteint sa douzième année au moment de la rencontre, dont on se souvient, à Sainte-Anne d'Auray, des familles Level et de Lendu. En décembre de cette même année, une typhoïde terrassait Georges et nécessitait une convalescence coûteuse à la montagne.

— On ne peut y songer, affirmait M<sup>me</sup> Level. Même s'il s'agissait de l'un ou l'autre de nos propres enfants. A plus forte raison de ce petit qui nous devient une bien lourde charge dans l'état actuel de nos affaires.

Les Level avaient pris, à Vannes, presque au lendemain de leur mariage, une importante suite d'atelier de réparation

d'autos. Mais la crise commerciale aiguë, qui sévit quelques années plus tard, les éprouva rudement. Ils se voyaient aujourd'hui dans l'obligation d'abandonner Vannes pour prendre, à Pen-Steir, une affaire moins lourde.



Jacques prit la lettre que lui tendait son curé.

Dans ces conditions difficiles, M<sup>me</sup> Level se plaignait, parfois assez amèrement, à son mari, de sa générosité inconsidérée à l'égard de Georges. Pourquoi se refusait-il à disposer de l'argent de la cassette ?

— Dieu nous viendra en aide, avait coutume de répondre M. Level. Une fois de plus, il fit crédit à la Providence et Georges revint de Chamonix métamorphosé, presque un petit homme.

Jusqu'alors, Jacques Level, lui-même de bonne instruction

primaire, avait, à ses moments libres, pourvu à celle de Georges. Il lui semble maintenant que l'heure est venue d'un enseignement plus suivi. C'est aussi, songe-t-il, celle de la Première Communion. L'appréhension d'avoir à présenter l'acte de Baptême de l'enfant et de trahir ainsi un secret qui n'est pas seulement le sien, lui a toujours fait remettre ce devoir, sacré cependant. Il s'y est enfin décidé. Or, peu de jours après la cérémonie, il reçoit la visite de son Pasteur. « Une véritable attention de la Providence ! annonce joyeusement le saint homme. Lisez ceci, mon cher Level ».

Jacques prit la lettre que lui tendait son curé. Il lut :

Le mäs Mireo, ce 19 mai 19...

Monsieur le Curé,

« Je sens que mes jours sont comptés et j'ai à réparer une grosse injustice. Je m'adresse à vous, étant, quoique inconnue de vous, une estivante des bords de votre joli golfe. D'autre part, mon pays n'est point la Provence où me retient ma santé ébranlée par la perte d'un fils aux environs de sa douzième année. Ne pourriez-vous me découvrir un garçon de cet âge, d'un bon milieu, de fortune précaire, intelligent, travailleur ? J'en prendrais la charge, mais à une condition : cet enfant, durant le temps de ses études, ne devra point quitter Saint François Xavier où on l'acceptera — je m'en suis fait donner l'assurance — sur votre recommandation. Exception sera faite pour une seule journée, à chaque période de vacances, pendant lesquelles il sera placé en quelque colonie.

« Ses études terminées, mais alors seulement, il me sera présenté. S'il m'est sympathique, et s'il le mérite, j'assurerai définitivement son avenir. Toutes choses sont prévues en ce sens. Au cas très probable où je ne serai plus de ce monde, vous, ou à défaut, votre successeur, répondrez de mon pupille près de l'homme de loi que je charge d'accomplir mes volontés.

« Quelque originale que vous me supposiez, je ne vous en demande pas moins de prier pour mon salut éternel et de croire à mon profond respect ». Marie IDOUARD.

— Eh bien, qu'en dites-vous Level ? interrogea le chanoine Le Hellec. Ne trouvez-vous pas que Georges...

— Impossible ! déclarait avec vivacité Level. Cette séparation...

— Est tout à fait dure, convint le prêtre. Cependant, il me semble que l'intérêt de l'enfant...

— Peut-être, rétorque Level, baissant la tête. Son père fut lui-même élève des Jésuites de Metz. N'y aurait-il pas là une indication ? Je ne puis, en effet, entraver l'avenir de ce petit.

C'est ainsi que, d'une façon aussi inattendue que pleine de mystère, l'instruction et l'éducation de Georges se trouvaient assurées et qu'était, du même coup, dégrevé le budget, chaque jour plus incertain, de son père adoptif.

### CHAPITRE III

#### Le petit garçon de Chamonix

Que sont devenus nos petits amis de Lost-an-Coat depuis l'intéressante excursion de Plestin ? Les années continuent de les ramener fidèlement à Lost-an-Coat. Enora en compte maintenant dix et est devenue, pour sa maman, une petite compagne. Elle aime à la seconder, à la ville ou à la campagne, dans ses œuvres de charité. A Lost-an-Coat elle a, en quelque sorte, adopté le plus jeune bébé du « pen-ti », dont Ilio eût pu faire le trajet les yeux fermés, tant il est habitué à ce but de promenade. C'est de là qu'il revient, en cette radieuse matinée de fin d'août. Enora, qu'accompagnent Anne-Marie et Gaid, a, par très grande faveur, laissé les rênes à Gilles. Elle conduit, en effet, généralement elle-même et Ilio connaît la manière de sa jeune maîtresse. Celle-ci, à son tour, le devine, dans son attitude, dans le trot de ses pattes fines et nerveuses, dans le port de ses oreilles...

« C'est par les oreilles qu'il cause, aime-t-elle à dire. Selon qu'il les dresse ou les abaisse, je sais qu'il est triste ou gai. Or, il ne les tient droites qu'avec moi... »

En ce moment elles ne le sont guère et Enora, contrairement à son habitude, ne songe point à s'en inquiéter, pas plus que des injonctions de Gilles. Celles-ci d'ailleurs restent sans effet, car, accoutumé à une certaine allure, Ilio entend bien ne pas la soumettre au caprice de son impatient conducteur. Pas davantage, il ne s'émeut des coups de dents inoffensifs du chien Louarn, son ami et celui de tous les enfants. Quant à Penherezig, elle semble... dans les nuages.

A peine la voiture est-elle au bas du perron que la fillette en franchit rapidement les degrés.

— Maman, maman ! appelle-t-elle.

— Qu'y a-t-il donc ? s'enquiert M<sup>me</sup> de Lendu, surprise de cette agitation.

— Il y a que nous avons rencontré le petit garçon de Sainte-Anne d'Auray et de Chamonix. Il est, nous a-t-il dit, à la colonie de vacances dans le bois de Cran.

— Ah ! fit simplement la marquise, comment vous êtes-vous reconnus ?

— Il nous a, le premier, saluées avec son air de grand seigneur, comme dit Anne-Marie. Nous, nous l'aurions passé sans le voir, il a tellement changé. Il est aussi grand qu'Alain. Est-ce que vous ne l'invitez pas à venir passer une journée à Lost-an-Coat, maman ?

— Nous verrons cela, répartit M<sup>me</sup> de Lendu, un peu évāsivement. Il me faut d'abord m'informer de sa famille près de l'un des prêtres de la colonie et obtenir ensuite l'assentiment de ses parents.

Avant toute démarche, M<sup>me</sup> de Lendu consulta son mari.

Tous deux se rendirent le lendemain à la colonie, mais en trouvèrent les portes fermées, les volets clos.

— Ah ! dame, ils sont partis ce matin, comme tous les ans, à pareille date, passer septembre au bord de la mer, répondit un homme qui semblait remplir le double rôle de gardien et de jardinier.

La déception des fillettes fut grande, tempérée, cependant, par la promesse d'aviser, l'an prochain, dès le début de la saison.

Mais Georges y serait-il encore ?



## CHAPITRE IV

### Deux nouvelles sensationnelles

Autant août avait été beau et chaud, autant septembre serait maussade. Orages, tempêtes d'équinoxes, sévirent au point de confiner, des journées entières, la remuante jeunesse de Lost-an-Coat entre les quatre murs de la maison.

Heureusement, cette claustration n'apporterait point, pour autant, la mélancolie. Guénolé de Kergour, ami intime de Michel, avec qui il suivait les cours de droit à la Faculté catholique d'Angers, était là !...

— Laissons à son gré, émettait le bout-en-train, le vent secouer les branches, la pluie tomber doucement ou en douches. N'avons-nous point la ressource de... faire du théâtre ?

C'était là, à la vérité, un jeu peu usité de nos amateurs de plein air. Mais, sous l'impulsion de Guénolé, ils en raffolèrent bientôt. Les trésors vestimentaires des greniers furent mis à jour. Les mamans, les tantes, en composèrent un « vestiaire épatant » aux dires du jeune de Kergour. On joua de la comédie, de la tragédie, du classique, du moderne. Surtout,

on improvisa et la vie des *Vieux Sains Bretons* obtint en ce genre un succès sans pareil...

Enfin le soleil se décida à briller de nouveau et les distractions du dehors reprirent de plus belle : promenades à pied, à bicyclette, à âne (car Ilio est toujours là, choyé et char-



*Les distractions du dehors reprirent de plus belles.*

mant), canotage, auto, etc, etc. Mais il n'est hélas, de bon temps qui ne finisse. Voici le dîner du départ. Autour de la grande table de Lost-an-Coat tous sont réunis. Au milieu d'eux, le bon recteur. Au dessert, celui-ci se lève :

— Je suis, déclare-t-il, mes chers amis, tout ému de ce que vos parents me chargent de vous apprendre.

Tous les regards l'interrogent, avides de savoir, celui même de Gilles, qui, depuis le début du repas, caresse amoureusement la tarte dorée dont il espère bonne part.

— Voici, dit le vieux prêtre, que votre famille, si belle déjà, va s'élargir encore et que, dans peu de temps, vous posséderez, en votre bon camarade, Guénolé de Kergour, qui, un frère, qui, un cousin de plus. Tout à l'heure, il va passer, au doigt de votre chère Armelle, l'anneau des fiançailles.

A cette nouvelle la joie éclate, les bravos crépitent.

— Un ban ! s'écrie-t-on, le triple ban breton pour Armelle et pour Guénolé !

Le calme s'étant rétabli, le Pasteur élève à nouveau la voix.

Elle tremble un peu lorsqu'elle annonce :

— Il y a quelques années, Dieu se choisit, parmi vous, pour son céleste parterre, une fleur à peine éclose, dans la personne de votre petite Seiza. Aujourd'hui, c'est un solide instrument qu'il se donne pour travailler à sa « Moisson », selon le mot si expressif du Grand Missionnaire breton, le Vénérable P. Maunoir. Votre Michel va, sous quelques jours, faire son entrée au Séminaire.

Un silence lourd d'émotion accueille ce second message. Michel lui-même le rompt le premier :

— Eh bien ! quoi, s'écrie-t-il, gamin, est-ce qu'on m'enterrerait pas hasard ? Je suis pourtant bien vivant et même plus que jamais pour l'énorme besogne qui m'attend.

— Je propose, émit le marquis de Lendu, levant son verre, de boire à la santé de nos jeunes gens et à leurs vocations si différentes, mais si bien assorties à leur caractère respectif !

— Et de manger le gâteau ! hasarde la voix timide de l'incorrigible Gilles.

— Vous n'avez pas honte, Monsieur Gilles, de penser à une gourmandise, après avoir entendu des choses pareilles ! intervint, avec sa familiarité ordinaire, Marie-Jeanne, que l'on avait appelée à prendre sa part des nouvelles familiales. Moi, j'en ai les sangs tout retournés !

— Ce n'est pas son cas, ma bonne Marie-Jeanne, lance en riant le futur abbé. Mais soyez sans crainte. Lorsque Gilles sera mon pénitent je ne le raterai pas et lui interdirai, jusqu'au moindre de vos gâteaux.

On rit et le repas d'adieux se termina, malgré les émotions tout à l'heure suscitées, dans l'atmosphère ordinaire de l'harmonieuse cordialité familiale. Cependant, il marquerait, ainsi que l'observa M. de Lendu, une date aux archives du château.

## CHAPITRE V

### La colonie de vacances

Tout attristé de la gêne, qu'en cette unique journée où il lui était permis à chacune des vacances de venir près des siens, il avait constaté chez ses parents, Georges Level rejoignait la colonie installée dans le bois de Cran, à proximité du Gué. A peine arrivé, ses camarades lui apprirent la bonne nouvelle : On était invité — cet On représentait dix des plus méritants parmi les enfants, dont Georges lui-même — à déjeuner au château de « Monsieur l'abbé » au jour que celui-ci choisirait. Et ce devait être le lendemain.

— Or, « Monsieur l'abbé » était Michel de Lendu qui passait un mois de ses vacances à la colonie.

— Tu vas donc voir ma cousine Enora, dit aimablement Michel à Georges.

Le jeune abbé savait, en effet, que Penherezig n'était point une inconnue pour le garçonnet, celui-ci lui ayant un jour demandé si, s'appelant M. de Lendu, il n'était point le

frère d'une petite Enora de ce nom, avec qui il s'était rencontré à Chamonix.

Il faut avouer que ce fait ne fut pas sans intriguer quelque peu notre abbé. Il soupçonnait d'ailleurs un mystère dans la vie de ce petit garçon souvent mélancolique et si différent des autres.

Au jour dit, les jeunes colons de l'abbé de Lendu franchissent, d'un pas allègre, les six kilomètres les séparant du Gué. Après un arrêt à la petite église, dont la flèche, aperçue de loin, incite à la prière, les voici, un peu intimidés, dans la cour du château. Massée sur le perron, la bande attend les invités. Enora, tout de suite, excuse ses parents, appelés par télégramme près de la vieille tante Herminie de Saint-Goustan et, gentiment, exprime leurs regrets.

Cette absence de M<sup>me</sup> de Lendu apporte à Georges une déception. Autant que de retrouver Enora, il se faisait une fête de revoir la tendre maman de sa petite amie. Son cœur d'orphelin en eût été, lui semblait-il, tout réchauffé. Cependant loisir ne lui est pas laissé de s'absorber en lui-même. Enora et Anne-Marie l'entourent, lui rappelant les bons moments de Chamonix.

Dans l'air, le son de l'Angelus qui s'égrène rend Enora à ses devoirs de maîtresse de maison. Elle s'en acquitte d'ailleurs avec une aisance parfaite. Passant dans la salle à manger, elle prie Michel de s'asseoir à sa droite, Georges à sa gauche. Puis elle répartit les petits colons, entre ses cousins. Par le fait d'être placé près d'Enora, Georges a en face de lui un grand portrait à l'huile représentant une femme d'une grande beauté, la tête recouverte d'une mantille en

précieuse dentelle. Tout à coup, les yeux de Michel, machinalement levés sur cette aïeule, se posent, effarés, sur Georges, tandis que les jeunes convives s'écrient tout d'une voix :



— Comme la dame de ce portrait ressemble à Georges !

— Comme la dame de ce portrait ressemble à Georges !  
Le visage du jeune garçon est, en effet, la reproduction fidèle de celui de la grande dame. Dans l'ovale très pur, dessiné de main de maître, ce sont chez tous deux les mêmes yeux noirs mélancoliques, doux et expressifs. C'est aussi, à la commissure des lèvres souriantes, ce pli amer que Michel, tant de fois, a surpris chez son petit pensionnaire.

Marie-Jeanne, qui avait tenu à apporter elle-même la

soupière ventrue « pour mieux voir les enfants de notre abbé », fut au point de la laisser choir.

— Jésus, ma Doué ! s'écrie-t-elle, ses yeux allant du portrait à Georges, et de Georges au portrait, croirait-on pas que c'est notre Georges qui est revenu ?

Elle n'en dit pas davantage, mais l'enfant qui, depuis un instant, considérait l'image avec attention, accentuant ainsi, si possible, la ressemblance, avait pâli. Il se souvenait tout à coup d'un visage d'homme qui, lorsqu'il était tout petit, se penchait vers lui avec ce même sourire.

— Cela t'émotionne donc bien, objecta Michel au garçonnet, cette ressemblance avec notre aïeule du Bois-Hault ? Cette arrière-grand-mère est d'ailleurs tout à fait en dehors de notre parenté bretonne. La branche de la famille, à laquelle elle appartient, est venue du Jura. En ces dernières années elle n'était plus représentée que par un membre qui eut des malheurs et s'exila volontairement, ainsi que par une vieille cousine, fort originale, morte maintenant, sans doute.

Georges s'était repris et l'incident fut clos, comme se clorait la journée, sur le plus agréable après-midi qui fût : courses sans fin à travers le parc, canotage, pêche, goûter, parties de barres, de croquet...

C'est le récit de tout cela, sans omettre l'incident du portrait, qui fut conté au marquis et à la marquise à leur retour. Georges faisait figure du héros de la journée : il jouait à tout en vrai sportif, canotait à la perfection, etc., etc...

— Dites-moi au moins le nom de famille de ce jeune Phénix, pria M. de Lendu, amusé, tandis qu'une ombre



avait passé sur l'expressive physionomie de sa femme à l'histoire du portrait...

— Bah ! fit Enora, on oublie toujours de lui demander son nom. Michel nous le dira.

Mais Michel, appelé fortuitement à une autre colonie, pour y remplacer un confrère malade, dut quitter le Gué sans prendre le temps de venir embrasser ses parents . Et Georges demeura pour tous le « petit garçon de Chamonix ».

## CHAPITRE VI

### Une lourde charge

Lorsque les Level étaient arrivés à Pen-Steir, ils s'étaient cru libérés des inquiétudes matérielles qui les avaient obligés à quitter Vannes. La suite qu'ils prenaient dans leur nouvelle résidence était bonne, les conditions avantageuses. Non loin de l'immeuble commercial, ils avaient loué un charmant cottage, le « Logis », entouré d'un jardinet où s'amuseraient les enfants au retour de la classe et où Jacques lui-même se délasserait, le soir, de ses occupations de la journée. Tout semblait sourire aux Level dans ce présent état de choses.

Mais déjà lorsque Georges, aux vacances dernières, était venu passer près de ses parents son unique journée de congé, il s'était, nous l'avons vu, rendu compte des soucis qui, une fois encore, les accablaient. Ce qui l'avait le plus profondément peiné, c'était l'espèce d'hostilité dont il lui avait semblé être l'objet de la part de sa mère. Il s'en était même ouvert à Jacques. Si celui-ci n'avait pas hésité à lui avouer son inquiétude au sujet de ses affaires, il s'était efforcé de rassurer l'enfant sur l'affection que continuait à lui porter sa Lucie.

Hélas ! au fond de lui-même, Jacques remarquait la froideur grandissante de sa femme à l'égard de celui qu'elle affectait de plus en plus d'appeler le « petit étranger ». Et quand il dut lui apprendre la nécessité de céder leur affaire à bas prix à la firme concurrente, récemment installée, l'orage éclata.

— Voilà donc, s'écria-t-elle, avec une espèce de rage mal contenue, où nous conduit ton absurde générosité envers un étranger qu'inconsidérément tu as fait entrer à notre foyer !

— Là je t'arrête, Lucie, avait répondu avec calme, Level. Georges n'est pour rien dans ce nouvel avatar. La charge, que tu lui reproches de représenter pour nous, n'existe plus depuis que sa bienfaitrice inconnue nous en a libérés.

— N'empêche que cette charge a été lourde jusque là, qu'elle nous a bien gênés et que nous sommes loin des bénédictions que tu me faisais entrevoir pour cet acte d'héroïque charité. Dieu nous abandonne. Quant à M. du Bois-Hault, n'aurait-il pu, depuis, donner de ses nouvelles ? Qui nous assure, après tout, qu'il ne soit pas le coupable et qu'il ait trouvé élégante la façon de te mettre, ainsi qu'il l'a fait, son fils sur les bras ? Et toi, flatté de la confiance de ce grand seigneur, tu considères comme un point d'honneur de ne pas toucher à ce peu d'argent qu'il t'a laissé et qui, employé à temps, eût peut-être évité la première catastrophe. Tiens ! ce Georges, je suis bien près de le haïr...

Ces mots tombaient dans la paix du soir au milieu des fleurs embaumant le « Logis » que ses occupants s'approprièrent à quitter pour un très modeste appartement, en attendant, peut-être, misère plus grande encore.

Jacques laissa sa femme se calmer, sachant bien que l'angoisse présente exagérât sa rancœur.

— Dieu nous éprouve, dit-il simplement. Faisons-lui confiance envers et contre tout.

Cette confiance allait être mise à rude épreuve. Et Jacques se demandait avec anxiété s'il ne dépassait pas la limite de son devoir en se refusant à négocier les valeurs de la cassette. Avait-il le droit de négliger ce secours que le comte du Bois-Hault lui-même lui avait remis pour parer aux heures difficiles ?

— Mon Dieu ! s'écriait-il, dans son angoisse, inspirez-moi la conduite que je dois tenir. Mon esprit s'égaré. Cet argent ? Non, je n'y toucherai pas. C'est un dépôt sacré.

Et pour le conserver intact, Jacques, indépendant jusqu'alors, n'avait pas hésité à se placer chez celui-là même qui, sous le couvert d'une firme étrangère, lui enlevait ses possibilités d'existence. Mais bientôt, la crise financière s'accroissant avec le marasme des affaires, les grèves perpétuelles, plusieurs ouvriers étaient congédiés. Jacques, étant du nombre, se trouvait littéralement sur le pavé.

## CHAPITRE VII

### Au secours d'une grande misère

L'hiver, particulièrement rigoureux cette année-là, fournit à M<sup>me</sup> de Lendu amples occasions de donner libre cours à ses initiatives charitables. Enora, grandissant, était de plus en plus le bras droit de sa mère dans ses libéralités.

Ce jeudi, elle a fait avec elle maintes visites en de misérables logis. Toutes deux, heureuses d'y avoir apporté quelque soulagement et, par de bonnes paroles, apaisé bien des âmes meurtries, se reposent d'une journée si bien remplie. Elles se sont installées dans le charmant boudoir, servant à la fois de studio et de pièce de réception tout à fait intime. Une joyeuse flambée y complète le confort du chauffage central et l'abat-jour rosé atténue la crudité de l'ampoule électrique. Cette lumière adoucie éclaire, en ce moment, le gracieux tableau de la maman activant un tricot promis pour le lendemain à une vieille femme, et de la fillette, assise aux pieds de sa mère, sur un tabouret bas, feuilletant un livre d'images. La résonnance impérieuse du timbre de la porte d'entrée, les fait sursauter toutes deux.

— 69 —

Un instant après, Maryvôn, la femme de chambre, prévient sa maîtresse qu'une dame, qui ne veut pas dire son nom, demande à parler à M<sup>me</sup> la Marquise.

— Faites entrer, répond cette dernière, devinant sans doute une misère cachée.



— C'est là mon travail du jour et de la nuit !

L'arrivante est une femme jeune encore, de mise correcte, élégante même. Cependant une ombre lustre les coudes du tailleur de bonne coupe, la chaussure est fatiguée, les gants quelque peu défraîchis. M<sup>me</sup> de Lendu perçoit ces détails et son impression première s'en trouve confirmée.

Avec une grande bonté, elle s'adresse à la jeune femme. L'ayant priée de s'asseoir, elle lui demande :

— Voulez-vous, Madame, me faire connaître votre nom et le but de votre visite ?

La voix qui répond est un peu âpre, agressive même, dirait-on :

— Mon nom ne vous apprendra rien. Je suis M<sup>me</sup> Level et, parce qu'on m'a dit que vous étiez très bonne, je viens vous présenter quelques ouvrages que je vends (ici la voix se fait plus dure) pour donner du pain à mes enfants.

— C'est là mon travail du jour et de la nuit, ma seule ressource, le pain de mes enfants, car il faut bien qu'ils mangent, ces pauvres petits, déclare-t-elle d'un ton fébrile, tandis qu'elle fixe M<sup>me</sup> de Lendu d'un regard durci, presque égaré.

Dans le silence qui suivit, elle semblait, ses yeux errant autour de la pièce pour revenir à la mère et à la fille, établir un parallèle entre leur heureux sort et son infortune.

— J'ai droit à la pitié ! conclut-elle enfin, d'un ton autoritaire, si ce n'est pour moi, que ce soit au moins pour mes enfants. Ces dentelles que je vous offre sont à tous les prix : cette garniture, 20 fr., cette autre, 30 fr.

— C'est bien, approuva M<sup>me</sup> de Lendu qui n'avait encore rien dit, mettez-les moi de côté. Je les prends.

Le visage tourmenté de la pauvre femme s'éclaira tout à coup.

— Ah ! on ne m'avait pas trompée ! Vous êtes bonne - Pardonnez ma hardiesse ! Si vous saviez ce que c'est de ne pas être assurée du pain à donner à trois petits enfants.

Debout, près de sa mère, Enora, à grand'peine, retient ses larmes.

Cependant la marquise, un peu en méfiance jusque là, malgré l'extrême indulgence dont elle a fait preuve à l'égard de son étrange visiteuse, l'interroge doucement :

— Voulez-vous, Madame, m'expliquer, maintenant, comment vous vous trouvez en aussi grande détresse ? Votre mari ?

— Mon mari est le meilleur des hommes, trop bon même. Est-ce pour cela qu'il n'a eu que des malheurs ?

Longuement, elle conta l'arrivée à Vannes, l'exode à Pen-Steir, la retraite obligée devant la concurrence d'une grosse firme nouvellement établie.

— Il ne nous reste même plus de quoi vivre, acheva-t-elle avec effort, en attendant la place introuvable que nous avions espérée. C'est la misère, qu'allons-nous devenir ?

Le regard de la jeune femme s'égarait à nouveau.

— Non ! appuya-t-elle avec force, comme voulant se convaincre elle-même, vous ne pouvez comprendre. Moi, non plus... autrefois, je n'aurais pas compris. Ah ! pourquoi Dieu...

M<sup>me</sup> de Lendu l'arrêta.

— Ne mettez pas Dieu en cause, mon enfant. Il éprouve qui il lui plaît et souvent qui lui est le plus cher.

Se levant, elle tendit à la malheureuse un billet représentant le double de l'achat. M<sup>me</sup> Level eut un mouvement de recul.

— C'est trop ! murmura-t-elle.

— Non, insista la marquise. C'est le prix de ces objets en attendant, qu'avec mon mari, j'avise au moyen de vous venir en aide. Veuillez me laisser votre adresse.

Lorsque M<sup>me</sup> Level fut sortie, ayant exprimé sa reconnaissance d'un accent qui ne permettait aucun doute sur sa sincérité, M<sup>me</sup> de Lendu s'aperçut du visage bouleversé d'Enora.



— Oh, maman ! s'écriait l'enfant, c'est dès demain, n'est-ce pas, que papa et vous aiderez cette dame. Il ne faut pas que ces pauvres petits meurent de faim.

Et à cette terrible perspective, la sensible Penherezig éclata en sanglots.

— Il faut faire vite, maman ! insista-t-elle, au milieu de ses larmes. Ne sont-ils pas, ces petits et leurs parents, de ceux à qui il faut faire l'aumône, quand on a soi-même de l'argent ?

— Sois tranquille, ma chérie, ton papa et moi, nous trouverons, je l'espère, sans tarder, le moyen de rendre la paix à cette infortunée famille et de ramener, pour elle, les jours heureux qu'elle semble avoir connus.

## CHAPITRE VIII

### Le chauffeur du marquis de Lendu

Du charmant cottage « Le Logis », les Level ont dû émigrer en deux très modestes chambres, situées en plein quartier populeux de Pen-Steir. C'est de là que part tous les jours la jeune femme pour ses recherches infructueuses. Ce soir, elle vient de rentrer, accablée de nouvelles déceptions, à peine teintées d'un léger espoir.

— Je ne te comprends pas, dit-elle une fois encore à son mari. Tu as en ta possession une somme qui, réalisée, nous préserverait au moins de la faim. Et tu te refuses à vendre ces titres, ces bijoux laissés par le père de Georges, précisément pour un cas urgent !

— Je te l'ai déjà dit, Lucie. A ce dépôt, considéré par moi comme sacré, je ne toucherais que si Georges était en cause.

— Or, ce Monsieur, ironisa Lucie, est bien à l'abri dans son aristocratique collège. L'été, il villégiature dans les châteaux. Après cela que peuvent te faire tes enfants, à toi ?

— Tu es cruelle, Lucie ! Je m'inscrirai demain au chômage et tout sera dit...

— Belle perspective, en vérité ! fit la jeune femme, plus amère encore. Heureusement, je rapporte un léger espoir.

Et Lucie fit, à son mari, le récit de sa visite aux de Lendu.



*Sœur Saint-Corentin explique le motif de sa visite.*

Le lendemain, dans la matinée, elle s'occupait au rangement hâtif du pauvre intérieur, tout le joli mobilier du « Logis » ayant été vendu pour parer aux premières nécessités. Un heurt à la porte et, sur le seuil, apparaît la sympathique silhouette d'une Fille de « Monsieur Vincent ».

— Je suis bien, n'est-ce pas, chez les Level vers qui m'envoie M<sup>me</sup> de Lendu ?

Rondement, à son habitude, Sœur Saint-Corentin explique le motif de sa visite. Les renseignements fournis étant excel-

lents, elle est en mesure d'offrir à M. Level la situation que les de Lendu la chargent de lui présenter.

— Ce serait, dit-elle, une situation d'attente, Monsieur Level pouvant certainement prétendre à conserver toute son indépendance. Mais, dans l'embarras du moment, M. et M<sup>me</sup> de Lendu ont pensé que la place de chauffeur qui va être libre incessamment chez eux par le mariage de celui qui la détient actuellement, serait de nature à vous rendre un service momentané. M. Level accepterait-il, en principe ? Voilà ce que je suis chargée de vous demander.

— Il va vous répondre lui-même, ma Sœur, j'entends son pas dans l'escalier.

Jacques rentrait du bureau de chômage, recru de tristesse, humilié, presque révolté. Aussi, avec quelle reconnaissance accepta-t-il ce qui lui paraissait une véritable intervention de la Providence.

— C'est donc entendu, conclut Sœur Saint-Corentin, j'annonce votre visite dès le début de l'après-midi.

Au cours de ce bref dialogue, les enfants s'étaient rapprochés. La Sœur tapota les petites joues déjà moins rebondies et, plongeant dans ses vastes poches, en tira, dans un bruit de clefs et de chapelet entrechoqués, un gros sucre d'orge qu'elle partagea entre les trois bambins.

L'entrevue de Level et des Lendu eut pour épilogue un accord complet. Jacques trouva même le salaire proposé hors de proportion avec le travail demandé.

Il entrerait en service au départ du chauffeur qui se mariait à la fin de cette quinzaine et conserverait toute latitude de chercher un emploi plus approprié à ses capacités.

Le premier mois lui fut avancé afin de pourvoir à une installation moins sommaire que celle de leur actuel logement.

Level ne savait comment exprimer sa reconnaissance.

— Si vous croyez devoir de la gratitude à quelqu'un, lui dit gracieusement M<sup>me</sup> de Lendu, c'est, après Dieu, à notre petite Enora que vous êtes redevable. Elle a été si émue de la triste situation exposée par M<sup>me</sup> Level, que, mon mari et moi n'avons eu de repos avant d'avoir trouvé une solution.

— Les petits enfants n'ont plus faim, au moins ? s'enquit la fillette, inquiète encore, malgré le panier abondamment garni dont avait été chargée Sœur Saint-Corentin.

Sur l'assurance que toute crainte de misère était écartée, la bonne petite Penherezig s'éloigna en sautillant.

### TROISIÈME PARTIE

#### CHAPITRE PREMIER

##### L'exil

Le grand cargo sur lequel, muni d'un nom d'emprunt, a embarqué le comte du Bois-Hault, est arrivé aux docks de New-York. L'activité règne à son bord, car le capitaine entend ne pas laisser traîner le déchargement. D'un œil averti, il surveille ses hommes.

— Diable ! murmure-t-il, considérant la haute silhouette qui a remplacé la chétive personnalité de Mathias Poher, je n'ai pas perdu au change ! Ce nouveau venu vous manie la houille, comme s'il n'avait fait que cela de sa vie. Or, ses belles mains blanches, qu'il avait, je l'ai bien remarqué, maquillées pour se présenter à moi, n'y ont peut-être, avant ce jour, jamais touché. Par contre, la direction d'un navire le connaît. Si le « Happy Child » est aujourd'hui à l'amarre, c'est bien, foi de capitaine Bewik, grâce à lui !

Le « Happy Child », en effet, avait, en cours de traversée,

essuyé gros temps. Malgré sa longue expérience, le capitaine Bewik ne se sentait plus maître de son navire, dans la terrible nuit qui avait failli jeter la nef sur un ilot de récifs. Tout à coup, à ses côtés, un homme s'était dressé qui, d'autorité, avait pris sa place. Les ordres précis, la netteté et la sobriété de commandement de ce chef improvisé, avaient sauvé le « Happy Child » d'une perte certaine. Le danger passé, M. du Bois-Hault, se refusant à toute amélioration de son sort, avait silencieusement réintégré le rang.

— Ce second Mathias Poher ne serait-il pas, se demandait le capitaine, homme incrédule, mais fort superstitieux, comme ce domestique, dont j'ai entendu conter l'histoire sur les côtes de Bretagne ? C'était, paraît-il, dans le très ancien temps. Le gaillard servait dans un monastère et savait tout faire. Survient un vieux Saint qui lui dit : « Puisque tu es si habile, trace donc, sur le sol, le signe de la Croix » et notre homme de s'évanouir en fumée : c'était le diable !

Bewik, alors, de se frotter les mains à l'idée de l'aventure infligée au Malin.

— Ouais, se reprit-il, cessant de rire, mais mon nouveau Mathias Poher — Dieu et non le Diable ait l'âme de l'autre ! — n'est pas disciple de Messire Satanas. Ne l'ai-je pas surpris, un soir, égrenant son chapelet ?

Cela paraissait aussi fort à Bewik que l'avatar survenu au serviteur du monastère de Saint-Majan, ami de Saint Hervé, le pieux exorciste.

Avec la corvée terminée, prenait fin, comme convenu, l'engagement de celui qui intriguait, au plus haut point, le vieux loup de mer.

L'heure du départ venue, Bewik, retenant la main de son docker, lui dit :

— Tope-là, mon brave ! Je ne te demande pas de confidences, mais je te crois un chic type. Aussi je veux faire quelque chose pour toi. Conserve les papiers de ce malheureux Poher, un sans famille que j'avais recueilli par pitié



— Tope là, mon brave !

Si on me crée des ennuis sur l'inexactitude de mes rôles à bord, je saurai toujours m'en tirer. Il ferait beau voir qu'on se permette de suspecter la bonne foi du capitaine Bewik ! Et à toi, un état civil en règle facilitera bien des choses. A propos, que comptes-tu faire ?

Du Bois-Hault tressaillit. De quel droit cette interrogation ? lui, habitué au commandement ! Et par un inférieur, encore ? Un inférieur ? Hélas ! n'est-ce pas lui qui, en ce



moment, touche le fond des distances, parfois si conventionnelles, entre les membres de la grande famille humaine ? Avec effort, il répond :

— Ce que je compte faire ? Travailler, gagner de l'argent, sans marchander ma peine.

— Hé, je le devine, mais l'or ne se ramasse pas à la pelle, même à New-York. Cependant, je te donnerai un conseil. Vois donc à te faire embaucher à la Maison Righton. Chez ce « Roi du caoutchouc », un de mes « pays » (Bewik était Hollandais) a réussi, après bien des années, une fortune épatouflante. Il oublie, maintenant, dans l'élevage des tulipes, l'odeur du caoutchouc, conclut le capitaine du « Happy Child » dans un gros rire. Allons donc trinquer à ta chance.

En poche son salaire et les quelques billets emportés dans sa fuite précipitée de Nantes, le pseudo Mathias Poher ne se dissimule pas les difficultés qui l'attendent. Mais il se sent de force à les vaincre. Le prix de sa peine n'est-il pas son honneur recouvré, celui de son fils ?

En cours de route, la « sans-fil » avait, d'un bout à l'autre du navire, clamé la « retentissante affaire du lieutenant du Bois-Hault ». Ainsi l'intéressé a-t-il appris l'émotion suscitée à Nantes par sa disparition et celle de son fils, les vaines recherches de la police, sa condamnation par contumace.

## CHAPITRE II

### De Mathias Poher à Sir Righton

Voici sept ans qu'après bien des démarches, des refus, des dédains, Mathias Poher, ou plutôt celui qui en a pris le nom, faisait ses débuts à la Maison Righton and Cie limited, à New-York. Humbles débuts, s'il en fût. Mais l'œil exercé du Maître, si parfaitement incarné en Edouard Righton, qui possédait le don de ne rien ignorer des mille rouages de sa vaste entreprise, n'avait pas tardé à reconnaître le sujet d'élite dont le hasard — disons mieux, la Providence — l'avait gratifié. Aujourd'hui cette immense affaire est entre les mains du... protégé du capitaine du « Happy Child ». Bewik avait bien orienté son docker d'occasion.

L'ascension fut aussi rapide que, surprenant son aboutissement. Veuf, sans enfant, sans famille proche, Righton s'était, avec les années, sincèrement attaché à Poher Lui, l'homme dont certains doutaient qu'il eût un cœur sous son enveloppe rigide, s'était pris à aimer Mathias comme un fils. Aussi, se sentant atteint d'un mal inexorable, se résolut-il à

faire de lui son héritier. Il lui légua, avec son nom, son entreprise et son immense fortune.

Lorsque nous retrouvons M. du Bois-Hault, il vient de réaliser cet inconcevable héritage. Voici donc achevée la première des trois étapes dont son exil volontaire est la rançon. La seconde va-t-elle le mettre sur la piste du ravisseur de son nom et de son honneur ? Enfin, atteindra-t-il, heureusement, la troisième, qui lui permettra de rendre à son fils ces biens si précieux ?

Voilà ce que se demande en écoutant, loin des bruits de la ville immense, dans le charmant cottage, lieu de prédilection du nouveau sir Righton autant qu'il le fut de l'ancien, le jeu des cascades bruissantes à chaque détour du vaste parc. Qu'est devenu en ces sept longues années durant lesquelles ne s'est fait aucun échange de nouvelles, ce fils à qui vont toutes ses pensées ? Dès qu'il le lui avait été possible, M. du Bois-Hault avait, à plusieurs reprises, expédié d'importantes sommes. Celles-ci lui avaient été retournées avec la mention « inconnu ».

Et le silence, le grand silence, avait, entre le père et le fils, érigé une barrière plus infranchissable que celle du mouvant Océan. Aujourd'hui la tentation est forte de la franchir envers et contre tout. Avant d'exécuter le plan qu'il médite pour la découverte du bandit, pourquoi ne pas s'assurer, par lui-même, que Georges est bien vivant, que Level, fidèle à sa parole, veille sur le petit-fils de ses anciens maîtres, que la fortune leur a souri, qu'ils attendent, dans la paix et la confiance, le retour de l'absent ? Pourquoi ne pas rentrer momentanément en France effectuer ces recherches ? Qui

reconnaîtrait, après tout, dans le puissant Sir Righton, le jeune officier désemparé, le condamné de droit commun, échappé si merveilleusement aux poursuites dirigées contre lui par les plus fins limiers ? Ce retour, cependant, ne l'exposerait-il pas à un fâcheux hasard qui réduirait à néant, ou du moins retarderait, pour avoir voulu le devancer, le succès en marche ?

Non ! le comte du Bois-Hault n'aborderait la France que la tête fièrement levée, en mains, la preuve de son innocence. Son plan était arrêté. Il lui reste, avant de l'exécuter, à prendre ses dispositions pour la bonne marche, durant une absence qu'il prévoit longue, de l'immense industrie dont il est désormais le chef et à en remettre la gérance à un homme éprouvé. Cela fait, il prendra son vol... Ce sera, en effet, en avion, qu'il touchera, après son douloureux exil, le vieux continent.

### CHAPITRE III

#### Le succès

Dès que s'était produite l'affaire qui, d'un coup si malheureux, avait brisé l'avenir du lieutenant du Bois-Hault, celui-ci, nous le savons, avait, à part soi, donné un nom à l'auteur de ce vol inqualifiable. Aucune preuve, hélas ! ne confirmait ce soupçon et, de ce fait, la personnalité que l'officier mettait en cause, demeurait inattaquable.

Quelques jours avant le funeste incident que l'on sait, un grand bal avait été donné à bord du *Sphinx*. L'amiral Lamée, quoique célibataire endurci, aimait le faste et ce bal avait amené, au milieu d'un décor merveilleux, rappelant les lointaines contrées exotiques, tout ce qui, à Brest, comptait, soit dans la marine, soit dans la noblesse terrienne, l'une et l'autre d'ailleurs souvent apparentées. Ce soir-là, l'amiral avait le plaisir de présenter à ses hôtes le fils de son meilleur camarade de promotion, M. Mazuel, directeur d'une importante Agence de Voyages en Suisse, et de passage dans le grand port de guerre.

Un impeccable service d'ordre réglait la réception des

invités. Comment, passant près d'un groupe quelque peu à l'écart, Georges avait-il saisi cette singulière déclaration :

— Drôle d'idée tout de même, du « patron », de faire de sa cabine un coffre-fort !... Point besoin d'être grand clerc, hein les vieux ! pour tenter la chance. Sus au magot ! chuchota-t-il, si bas que Georges douta d'avoir bien entendu.

L'officier, cependant, s'était retourné et son regard avait croisé celui de l'élégant « pékin » présenté par l'amiral au début de la soirée. Qui donc étaient ces deux individus, à qui le jeune homme tenait de tels propos ? Leur mise, plus que modeste, jurait, en tout cas, autant que leurs personnes, avec l'élégance ambiante. Du Bois-Hault hésita un instant sur la conduite à tenir, puis, pris par ses devoirs auprès des invités et son propre plaisir, il n'y songea plus. Que ne s'en fût-il davantage préoccupé ! Pourquoi le démon du jeu, toujours repoussé par lui jusqu'alors, l'amena-t-il, ce soir-là, à accepter pour le lendemain rendez-vous au Cercle où, il le savait, on jouait grosse mise ? Hélas ! il devait en sortir, grevé d'une dette de 20.000 francs.

— Il vous faut régler cette dette aussitôt, observa courageusement la jeune Madame du Bois-Hault, mise au courant. Négociez ce collier, dit-elle, retirant de l'écrin les perles qui, hier encore, sertissaient son cou délicat. Il me vient d'une aïeule très chère qui, j'en suis certaine, approuve mon geste.

La dette fut payée, mais le malheur voulut que, deux jours après, fut découvert le vol dont avait été victime l'amiral commandant le *Sphinx*. Nous savons le reste.

Peut-être M. du Bois-Hault eut-il le tort de se décourager trop vite et surtout de ne point vouloir se défendre contre,

pensait-il, plus fort que lui. Une enquête bien menée eût attiré l'attention sur les présences insolites remarquées le soir du bal, sans doute par d'autres que par l'officier. De plus, l'amiral lui-même se fût-il peut-être défié du télégramme qui, subitement, dans la matinée du lendemain de sa brillante réception, avait rappelé son hôte à son Agence de Lausanne.

Ce détail, connu de Georges, avait transformé son soupçon en quasi-certitude. C'est donc vers la Suisse que se tournaient ses espérances, jamais abandonnées d'ailleurs, et qu'il s'apprêtait à réaliser aujourd'hui. Ce pays, il le fouillerait de fond en comble, jusqu'à ce que quelque louche entreprise lui livrât le coupable...

Il fallut à M. du Bois-Hault un extraordinaire esprit d'initiative, joint à une patience inlassable, pour atteindre ce but. Avant de quitter New-York, il s'était mis en rapport avec les meilleurs détectives. Son immense fortune — dût-elle y passer — lui permettait de laisser aux policiers la plus grande latitude dans leurs démarches. Mais on avait affaire à forte partie. Des semaines, des mois s'écoulèrent, n'apportant que de faibles résultats. Ce fut le comte lui-même qui, un soir, dans un palace de Lausanne, reconnut celui dont les traits ne s'étaient point effacés de sa mémoire. Dès lors, la filature serait facile. Les agents, au service de sir Righton, tinrent bientôt en mains les preuves de multiples escroqueries auxquelles, depuis l'affaire du *Sphinx*, n'avaient cessé de se livrer les trois compères. Ils acquirent aussi la certitude que celui qui s'était fait passer pour le fils de l'ami de promotion de l'amiral Lamée avait indignement trompé ce dernier et

n'avait rien à voir avec l'honorable officier dont il avait, en la circonstance, usurpé le nom.

Le dossier formidable, constitué contre les escrocs, allait, du même coup, apporter à M. du Bois-Hault la réparation éclatante, achetée au prix de terribles souffrances.



## CHAPITRE IV

### La lettre-surprise

Tandis que se passaient ces importants événements, Jacques Level qui, depuis trois semaines, avait pris son service à l'hôtel de Lendu, voyait, avec satisfaction, l'aisance rentrer sous son toit. Modeste, mais bien vite élégantisé par le goût inné de la maîtresse de maison, le nouveau logis des Level leur permet, en effet, d'affronter, sans appréhension, l'hiver si misérablement commencé.

En son collègue vannetais, Georges est tout heureux des nouvelles reçues des siens et les attribue à l'intercession, par lui sollicitée, de la « Bonne Armelle », modeste servante morte en odeur de sainteté. Le corps de cette pieuse fille repose dans la chapelle de l'établissement. Le garçonnet se réjouit particulièrement des termes affectueux de la lettre maternelle.

...On est au lendemain de Noël. Le collège s'est vidé de ses hôtes, partis pour une semaine dans leurs foyers. Seul, Georges y attend l'unique journée qui le réunira à sa famille. L'heureuse transformation du sort de ses parents l'empêche

de s'apitoyer par trop sur le sien propre. Il y songe encore lorsqu'un Frère convers vient le prier de se rendre chez le Supérieur. Le Père reçoit l'enfant, une lettre à la main.

— Que diriez-vous, Georges, lui demande-t-il, avec une malicieuse bonté, si je vous disais de préparer votre bagage et de vous rendre chez vous pour huit jours ?

— Mon père ! s'écrie l'adolescent, pâle de saisissement, serait-ce possible ?

— Tout ce qu'il y a de plus possible, confirme le religieux. Voici la lettre trouvée ce matin dans mon courrier qui vous procure ce bonheur. Vous la remettrez à votre cher papa. Il vous en donnera connaissance, s'il le juge à propos.

C'est ainsi que, quelques heures plus tard, Georges surprénait ses parents, comme il avait été surpris lui-même.

— Nous allons passer à table, dit le père de famille. Remettons donc à plus tard de connaître le motif qui t'amène. Le principal est de t'avoir là, avec nous.

Le repas fut, comme on le pense, très animé. Les de Lendu, naturellement, firent, en grande partie, les frais de la conversation.

— Je regrette, dit Level à Georges, que tu ne puisses faire leur connaissance. Ils ont pris, ce matin, le rapide de Paris. Je vois là une attention délicate pour me donner ma liberté en cette semaine des fêtes de Noël et du Premier de l'An.

— Il n'y aurait, en effet, rien d'étonnant à cela, approuva Georges, M<sup>me</sup> de Lendu est si bonne !

— Comme tu dis cela, tu la connais donc !

— Oui, je la connais, ainsi que la petite Enora et ses cousins.

Il fallut au collégien faire le récit de ses rencontres.

— C'est singulier, remarqua M<sup>me</sup> Level. Les de Lendu n'ont jamais, jusqu'à présent, parlé de toi.



— Tu es un homme maintenant.

— Sans doute ignorent-ils mon nom, dit Georges en riant. Je crois, en effet, ne le leur avoir jamais dit.

— Et, reprit M<sup>me</sup> Level, songeuse, peut-être pensent-ils que nous n'avons que ces trois petits. (Elle désignait ses trois enfants). Ton sort à toi, Georges, étant fixé, je ne me souviens

pas de t'avoir fait entrer en lignes de compte, acheva-t-elle, un peu embarrassée, voyant une ombre attrister le visage de son fils aîné.

Cela vaut peut-être mieux, ainsi, se dit en lui-même le père adoptif, cependant qu'il procédait à l'ouverture de la lettre. A peine l'eut-il parcourue, qu'il entraîna Georges.

— Tu es un homme, maintenant, dit-il, le regardant dans les yeux. Je te juge assez raisonnable pour t'apprendre que... te voilà riche !

— Que nous voilà riches, voulez-vous dire, papa.

— Non, toi seul. Ta bienfaitrice inconnue vient de mourir te laissant tous ses biens. M. le Curé de Vannes est son légataire universel, à charge à lui de te transmettre cet héritage à ta majorité. Le notaire, qui le lui apprend, tient encore secret le nom de cette originale personne. Il avertit, par contre, qu'elle supprime, par une volonté dernière, les restrictions conditionnant ses libéralités, c'est-à-dire l'éloignement de la maison.

— C'est tout ce qui fait mon bonheur ! s'écria Georges, sautant au cou de son père. Quant à la fortune, puisqu'elle est à moi, je vous la donne.

— Bon petit cœur ! fit M<sup>me</sup> Level, attendrie.

Son émotion ne passa pas inaperçue aux yeux de son mari, et lorsqu'elle déposa un baiser, sur le jeune front qui lui était tendu, Jacques vit que ses lèvres murmuraient : « Pardon ! ».

## CHAPITRE V

### Le drame de Toulgoat

A l'hôtel des de Lendu, à Pen-Steir, le personnel s'activait. Déjà les pièces prenaient, avec leurs tentures et leurs tapis roulés, leurs fauteuils recouverts de housses, l'aspect abandonné, annonciateur du grand départ annuel.

— Jacques, avait dit le matin même M<sup>me</sup> de Lendu à son chauffeur, veuillez préparer l'auto dès le début de l'après-midi. Comme tous les ans, avant de quitter Pen-Steir, nous ferons une fugue rapide à la côte. Le docteur a toujours déclaré le voisinage de la mer défavorable à la santé d'Enora. Or, la pauvre mignonne en est tellement privée qu'elle se fait, chaque année, une fête de ces quelques heures. Pour ne pas les réduire, nous partirons aussitôt après le déjeuner.

A l'heure dite, l'auto attendait. Jacques se serait fait scrupule de diminuer, d'une minute, le plaisir d'Enora, en qui il voyait la bonne petite fée qui, d'un coup de sa baguette, avait, pour lui et les siens, éloigné les heures sombres. Déjà la petite fille avait réfugié dans la voiture le panier où s'accumuleraient les jolis coquillages, la pelle dont elle re-

tournerait le sable, l'havneau, dont elle pourchasserait, sous quelque roche, les crabes minuscules. Mais vainement fixait-elle les yeux sur la lourde porte du vestibule. Ses parents ne paraissaient pas.

Dans le petit salon, où le café avait été servi, tandis qu'Enora s'affairait à ses préparatifs, le marquis de Lendu et sa femme prolongeaient leur conversation.

— Savez-vous, avait dit cette dernière à son mari, dès que le domestique se fut retiré, l'étrange chose que j'ai apprise ce matin, tout à fait incidemment d'ailleurs, par M<sup>me</sup> Level elle-même. Ces gens ont un grand fils, collégien à Saint-François-Xavier de Vannes. Il y est, du fait d'une bienfaitrice inconnue, sous la condition, assez étrange, qu'il y vive constamment, sauf un jour passé avec les siens, à chaque période de vacances.

— Ils ne nous ont jamais parlé de cet enfant, remarqua le marquis.

— Cette personne, continua la marquise, sans prendre garde à l'interruption, vient de mourir levant cette clause cruelle...

— ...Inhumaine, voulez-vous dire. Cette nouvelle disposition va donc nous permettre de faire la connaissance de cet enfant. Il aura bien sa place dans le pavillon de chasse que j'ai fait aménager à Lost-an-Coat pour ses parents.

— En attendant qu'un jour il habite lui-même quelque château, fit en riant M<sup>me</sup> de Lendu, car la mort de cette originale personne rend ce garçon très riche. Il hérite, paraît-il, d'une fortune considérable.

— Ah bah ! formula le marquis. Nous allons perdre notre chauffeur, dont je me trouvais si bien.

— Nullement ! M. Level refuse de façon absolue de disposer de cet argent pour la communauté. J'avoue que M<sup>me</sup> Level, qui m'en a fait la confiance, trouve ce scrupule exagéré. Cette femme souffre, on le sent, de la dépendance, si douce que nous la lui faisons, où se trouve son mari. Je soupçonne, en tout ceci, quelque mystère. Et vous ?

— Nous verrons à l'éclaircir, s'il y a lieu, déclara M. de Lendu. Aussi bien nous nous sommes trop attardés, ajouta-t-il, les yeux sur le cartel ancien. Enora doit se désespérer. La chère petite comptait si bien sur le long après-midi promis.

— Ah, vous voilà enfin, papa et maman ! s'écria-t-elle, joyeuse, dès qu'elle les aperçut.

Moins d'une heure après, la petite fille et ses parents jouissaient de la solitude de la jolie anse de Toulgoat, faisant suite aux plages fréquentées des Pen-Steirois. Enora y pouvait, à l'aise, s'amuser à filtrer, à travers ses petits doigts effilés, le sable d'or, retenant, au passage, les minuscules coquillages aux valves diaprées.

Sur la falaise, Jacques Level, paresseusement étendu entre les pins, se remémorait les événements de ces derniers temps.

— Combien j'ai eu raison, pensait-il, de me fier à la Providence. Elle a merveilleusement tout conduit. Par exemple, la dépendance où je me trouve, si peu exigeante soit-elle, est bien un point noir. Mais puis-je m'en plaindre ? J'ai affaire à de si bons maîtres ! Pourrai-je jamais reconnaître leurs bontés !



...Un homme se jette à la mer.

Un cri perçant interrompit, à cet instant, la douce rêverie où se complaisait Jacques. Instinctivement, le voici debout, scrutant l'eau agitée par le flux, plus fort depuis quelques minutes. La brise aussi s'élevait, ridant le flot. Et tout à coup, qu'aperçoit-il, roulé par la lame perfide ? Un pauvre petit



corps d'enfant que se rejette la houle... Pas une seconde il ne doute que la jolie grève déserte le soit, précisément, parce que sujette aux traîtrises des lames de fond, dont l'une, sauvagement, vient d'enlever Enora. Des appels déchirants montent de la plage. L'heure souhaitée par le chauffeur des de Lendu pour manifester sa reconnaissance, a sonné, terrible. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, les malheureux parents de l'infortunée Penherezig, impuissants à lui porter secours, ne sachant pas nager, voient un homme plonger dans la mer et, avançant à grandes brassées, se saisir du petit corps en dérive...

...Dans le grand lit où elle est couchée, chez des pêcheurs côtiers, Enora a entièrement repris ses sens. Elle questionne et le docteur, accouru de Pen-Steir, l'ayant permis, on répond à ses questions :

— Comment est-elle là ? Que lui est-il arrivé ?...

— Alors, dit-elle, sa curiosité satisfaite, M. Level, qui a des petits enfants, s'est ainsi exposé pour moi ?... Oh ! papa, oh ! maman, puisqu'il a sauvé votre Penherezig, au prix de sa vie, il faut partager avec lui tout ce que vous possédez, pour que ses petits enfants ne soient plus malheureux.

— Ne te préoccupe de rien, chérie, recommande doucement sa mère. Ton papa saura être reconnaissant.

Sur ces rassurantes paroles, la fillette s'endormit d'un paisible sommeil. Moins optimiste, à l'égard de Level, le docteur manda, d'urgence, la voiture-ambulance de sa clinique Saint-Primel, à Pen-Steir, où il fit transporter le chauffeur des de Lendu.

## CHAPITRE VI

### Le nouveau régisseur

Le premier soin de M. de Lendu, heureusement rentré à Pen-Steir, avec la petite rescapée, fut de téléphoner à la clinique Saint-Primel. Il lui fut répondu qu'on ne pouvait se prononcer sur l'état congestif qui semblait se déclarer chez son employé. Après avoir recommandé de l'avertir, à la moindre alerte, le marquis se fit un devoir de prévenir lui-même M<sup>me</sup> Level avec tous les ménagements nécessaires. Il lui fit comprendre, non sans peine, que l'heure trop tardive ne lui permettrait pas de se rendre, le soir même, près de son mari. Par contre, il l'assura qu'il viendrait la prendre le lendemain matin, à la première heure.

Ce fut pour trouver le malade en proie à un violent délire. Jacques ne reconnut pas les visiteurs. Les yeux ouverts, il fixait un coin de la chambre.

— Avancez, avancez donc Monsieur le comte, disait-il, vos ennemis ne peuvent plus rien contre vous. Venez embrasser votre fils, venez reprendre le trésor que vous m'avez confié. Mais où est-il ? où est Georges ?

— Ne t'agite pas mon Jacques, il va venir, dit doucement la jeune femme, appuyant sa main fraîche au front brûlant du fiévreux.

Sous cette douce pression, le malade se calma, sa respiration devint moins haletante, il s'endormit.

— C'est le bon remède, assura l'infirmière. Restez près de votre mari, Madame, tandis que je reconduis M. de Lendu.

Seul avec la religieuse, celui-ci ne cacha pas son inquiétude. Le délire de Jacques l'effrayait.

— Je compte sur ce sommeil pour le dissiper, émit la Sœur. Cette nuit j'étais vraiment alarmée. Si vous aviez entendu ce malheureux appeler, à cor et à cri, un certain Georges, Georges du Bois-Hault, il me semble.

— Il a prononcé ce nom ? questionna vivement le marquis.

— Oui, répondit sœur Anne qui, toute à son malade, ne remarquait pas l'émoi de son interlocuteur. Il parlait aussi de fuite, de voleur, que sais-je ? on se demande bien où la pauvre imagination en démence va chercher tout ce qu'elle invente ainsi.

— Mais oui, on se le demande, répéta M. de Lendu, prenant congé, non sans recommander de le prévenir à la moindre aggravation.

Ce ne fut qu'après bien des jours que le pauvre Jacques Level fut enfin déclaré hors de danger. L'esprit plus calme, le marquis pouvait maintenant songer à la manière dont il reconnaîtrait l'héroïque dévouement de son chauffeur.

— Ainsi que l'a déclaré Penherezig, dit-il un soir à sa femme, notre dette est immense. Comment l'acquitter ?

— J'envisage une solution que vous approuverez, je le crois, Hervé. Parfois il vous arrive de trouver lourde la gérance de vos propriétés. Pourquoi ne pas prendre un régisseur ? Jusqu'ici vous avez reculé devant l'ennui d'introduire dans vos affaires un étranger. M. Level serait tout indiqué.



— Oh ! que je suis heureuse d'être une Penherezig.

— D'accord, s'il possède les aptitudes, le goût de cet emploi de confiance.

— Intelligent comme il le paraît, mon avis est que vous le formeriez très vite... Il possède d'ailleurs, je le sais, une instruction très suffisante.

Enora qui ne perdait pas un mot de la conversation de ses parents s'écria :

— Il faut, papa, que M. Level reste toujours avec nous. Sans lui vous n'auriez plus votre petite Penherezig.

— Cette enfant a trouvé le meilleur argument, avoua son père, caressant la tête blonde. Eh bien mignonne, la cause est entendue. Maintenant, ma petite fille, va jouer.

L'enfant battit des mains :

— Oh, que je suis heureuse d'être une Penherezig, puisque je peux rendre tout le monde heureux autour de moi.

Lorsqu'elle eut quitté la pièce, le marquis se souvenant des divagations du malade, dit brusquement à sa femme :

— Une chose me trouble en tout ceci, Yvonne : ce nom de Georges du Bois-Hault que Jacques répétait dans son délire. Aurait-il pas hasard connu votre cousin ?

— Ce pauvre cousin ! fit M<sup>me</sup> de Lendu, hochant la tête. Je ne croirai jamais à sa culpabilité.

— Level, continuait le marquis, parlait de voleur, de fuite... Il suppliait le comte du Bois-Hault de venir prendre son fils... Tout cela est bien étrange.

— Etrange, en vérité, acquiesça M<sup>me</sup> de Lendu, songeuse tout à coup.

Puis, sous l'empire d'un trait de lumière :

— Comment ce nom de Level ne m'a-t-il pas frappée jusqu'ici ? C'est celui des anciens régisseurs des Bois-Hault. Qui sait si Jacques n'a pas joué un rôle dans l'affaire du pauvre Georges ?

— Qui sait ? répondit en écho, le marquis.

Le domestique apportait le courrier. M. de Lendu déplaça le journal et le parcourut négligemment.

— Ah, par exemple ! écoutez, Yvonne, ce que dit l'*Eclair de Bretagne* :

— « Paris, le... (de notre correspondant spécial). Brest va voir prochainement rouvrir l'affaire du Bois-Hault, présente encore à toutes les mémoires. L'ex-lieutenant de vaisseau serait à Paris. Revenu de l'étranger, il y fait les démarches utiles à sa réhabilitation, dont il tiendrait en mains les preuves indéniables ».

— Conservez ce journal, mon ami, conseilla M<sup>me</sup> de Lendu, très émue, et parcourant à son tour l'entrefilet. Dès que Jacques Level sera assez fort pour supporter une émotion, je le lui ferai tenir, comme par hasard. Dans ces quelques lignes, on ne dit rien du fils de Georges. Cet enfant devrait avoir actuellement de 14 à 15 ans.

— Ne sont-ce pas là l'âge et le prénom de l'aîné des Level ? releva M. de Lendu.

— Le prénom est sans doute un hommage à la mémoire des du Bois-Hault et qui permet de supposer l'attachement conservé par Jacques au dernier représentant de cette famille. Je serai, pour ma part, continua la marquise, suivant sa pensée, fort heureuse que ce cousin, éloigné, il est vrai, mais si sympathique, puisse revenir, la tête haute, au milieu des siens.

## CHAPITRE VII

### Vers la lumière

Dès les premiers jours d'août, le pavillon de chasse, aménagé pour les Level, était prêt à recevoir le convalescent. Il y arriva par une radieuse matinée, avec sa femme et les quatre enfants. Enora et ses parents accueillirent leurs hôtes, ignorants de la surprise qui les attendait : Georges, en personne, aidait son père à descendre de l'auto.

Qu'on juge des exclamations :

— Mais c'est le petit garçon de Chamonix ! s'écria M<sup>me</sup> de Lendu.

— Georges, est-ce bien vous ? demandait ingénument Enora.

— Ne saviez-vous donc pas que je suis Georges Level ?

— Mais non, pas du tout. Vous ne nous avez jamais dit votre nom et nous avons toujours oublié de vous le demander, remarqua Enora. Vos parents, de leur côté, n'ont pas songé à nous dire que leur grand fils s'appelait Georges. Mais quel bonheur ! quel bonheur de penser que nous pourrions maintenant jouer ensemble !

Dès que l'on eut pénétré dans le pavillon, M. de Lendu se tournant vers Level lui dit :

— Mon ami, vous voici chez vous, j'espère que M. le régisseur s'y plaira.

Et sans laisser à Jacques le temps de se ressaisir, l'impétueux marquis lui fit part de la décision qui élevait son ancien chauffeur au rang de régisseur. Sans davantage permettre à son interlocuteur d'ouvrir la bouche, il alla au devant des objections possibles, si bien que Level ne fut maître d'en poser une seule. Il voulut au moins exprimer sa reconnaissance.

— Soit ! consentit le marquis, mais, comme la première fois, tout est dû à Enora. La chère petite veut que son « sauveur », comme elle vous appelle avec raison, fasse désormais partie de sa famille.

— Ce n'est pas, en effet, trop reconnaître notre immense dette à l'égard de celui qui nous a gardé notre trésor, conclut M<sup>me</sup> de Lendu, serrant contre elle sa petite fille.

L'air pur de la campagne, le calme des grands bois, la légitime fierté de l'indépendance reconquise, firent plus pour le rétablissement du convalescent que les soins les plus entendus.

On fête aujourd'hui la guérison, au château même. Par une disposition autre de la table qui attend les convives, Georges se trouve à nouveau placé sous le portrait vers lequel, instinctivement il a, en entrant, porté les regards. M<sup>me</sup> de Lendu a suivi son regard.

— Quelle étrange ressemblance ! s'exclama-t-elle. Elle fut d'ailleurs remarquée, je m'en souviens, par les enfants



et par Marie-Jeanne, l'an dernier, lorsque Georges vint ici avec ses camarades de la colonie de Michel. Ne trouvez-vous pas aussi cette ressemblance frappante, M. Level ?

Celui-ci ne put répondre, tant il était envahi par un émoi que sa femme tenta de mettre sur le compte de subits accès de faiblesse, encore fréquents. Le marquis et la marquise n'insistèrent pas. Mais, le café pris sur la terrasse, la maîtresse de Lost-an-Coat entraîna M<sup>me</sup> Level à l'autre extrémité, sous le prétexte de la vue dont on y jouissait. Alors, presque à brûle-pourpoint :

— Excusez, chère Madame, ma curiosité. Depuis quelques jours j'ai rapproché votre nom de celui des anciens régisseurs de mes cousins du Bois-Hault. Votre mari...

— De grâce, Madame, répondit l'interpellée, regardant avec inquiétude dans la direction de Jacques, ne rappelez pas ces choses devant M. Level.

— Aurait-il eu des démêlés avec mes cousins ?

— Je vous en supplie encore, réitéra M<sup>me</sup> Level, ne me demandez rien. Je ne sais rien !...

— Et moi je crois deviner, reprit la marquise, que nous avons désormais un double motif de gratitude à l'égard de votre mari. Ne serait-ce pas lui ?

Elle n'alla pas plus loin. Le ronronnement d'un avion, que l'on apercevait à assez basse altitude, leur fit, à toutes deux, lever la tête, tandis que les enfants annonçaient :

— Il pique du nez. Il va atterrir... Oh, voici les occupants qui descendent en parachute.

Mais l'un des deux passagers s'embarrassait dans les

branches d'un peuplier de la prairie voisine. Il se trouvait, de ce fait, voué à une chute certaine.

Peu après, les secours se portaient vers le point d'atterrissage. Jacques Level, ayant été infirmier, lors de son service militaire, voulut, malgré sa faiblesse encore grande, être des premiers, en l'occurrence, à prodiguer ses soins. Mais déjà les paysans d'alentour avaient aidé le pilote à déposer sur l'herbe son passager, évanoui. De leur côté, les enfants, avant l'arrivée de l'auto, contenant le régisseur et les châtelains, s'étaient enquis de la gravité de l'accident.

— Rien de bien sérieux, avait assuré le mécanicien. Sir Righton, un Américain qu'il pilotait, ne devait, d'après lui, ressentir autre chose que les effets d'une forte émotion.

— Et, sans doute aussi, émit le marquis, ceux d'une commotion, plus sévère, peut-être.

Jacques s'occupait du blessé qu'il faisait bientôt revenir à lui.

Alors se passa une scène aussi rapide que troublante. A peine Sir Righton eut-il ouvert les yeux, sur le visage penché vers le sien, qu'une double exclamation jaillit simultanément des lèvres des deux hommes : « Level ! Monsieur du Bois-Hault ! et que Jacques saisissant Georges, debout à deux pas, le jetait à terre, avec une force insoupçonnée, disant, d'une voix sourde : « Ton père ! ».

L'effort que venait de fournir le malheureux Level l'avait épuisé. A son tour, il tombait sans connaissance, tandis que, sur les ordres du marquis, son hôte inattendu était transporté au château, où M<sup>me</sup> de Lendu veillait aux préparatifs.

Bientôt M<sup>me</sup> Level ramenait au pavillon son mari à qui,

assez vite, aidée de Georges, elle avait fait reprendre ses sens. Mais, au lieu de franchir, avec ses parents, le seuil de l'accueillante demeure, le garçonnet, sous l'empire d'un impérieux besoin de solitude, prit le chemin du Gué... Il entra



*Il entra dans une petite église.*

dans la petite église, dont le silence, à cette heure, n'était troublé que du bruit régulier du lourd battant de l'horloge jetant, semblait-il, dans l'éternité, jusqu'aux secondes qu'elle scandait inlassablement.

Là, au pied du tabernacle, Georges se reprit, peu à peu,

Il sentait, d'ailleurs, au dedans de lui-même, que l'instant, parfois, confusément attendu de lui, était arrivé. Il revit ces visions fugitives dont, à certains moments, il était hanté et que l'incident du tableau avait, en quelque sorte, précisées. Il se rappela sa douloureuse surprise lorsqu'il avait douté de l'affection de sa mère, à son égard, l'embarras de son père à répondre à ses questions à ce sujet, enfin, tout récemment, le refus de ce dernier, à considérer comme sienne la fortune héritée par lui, Georges, de cette vieille dame inconnue qui s'était chargée de son éducation. Son père !... à l'énoncé de ce nom aimé, des larmes abondantes jaillirent des yeux de l'adolescent. Son père, n'était-il donc pas celui qu'il chérissait !... et, c'était — Jacques l'avait dit — cet inconnu, dont le nom même, s'il l'avait bien entendu des lèvres du pilote, était étranger ! Quel mystère était donc celui de sa vie ! Vers quelles révélations, redoutables peut-être, lui fallait-il marcher ?...

— Mon Dieu, soupira-t-il, donnez-moi la force qui me manque !

Brusquement, sous l'effet de ce simple appel, Georges se redressa. Mû par une énergie soudaine, ayant tracé sur lui-même un grand signe de croix, il sortit de l'église et reprit, en courant, le chemin parcouru tout à l'heure.

Jacques seul était inquiet, ne comprenant rien à la longue absence de celui qu'il devinait bouleversé, jusqu'au fond de l'âme.

— Ah, te voilà, enfin, fit-il, soulagé à la vue de l'enfant. Il me tardait de te voir, de savoir...

Très calme, du moins en apparence, Georges s'agenouilla

près de l'homme qui, jusqu'à cette heure, avait été tout pour lui et, d'un ton ferme, lui demanda de lever le voile qui recouvrait le mystère de sa vie.

— Mon père, dites-moi l'entière vérité. Dans la petite église du Gué, j'ai demandé à Dieu la force de... savoir que je ne suis pas votre fils.

La voix du garçonnet faiblit, à ces mots, tandis que s'éteignait le sourire, péniblement esquissé.

Tendrement, Jacques serra dans ses bras ce fils qui, il l'en assurait avec force, ne cesserait jamais d'être sien. Puis, il lui fit, sans rien omettre, le récit des événements qui l'avaient séparé du père, aujourd'hui retrouvé.

.....

Les années ont passé, avec leur mélange de joies et de tristesses, leurs séparations et leurs réunions. M. du Bois-Hault, ses affaires réglées en Amérique, après le jugement qui le réhabilitait, a tenu à regagner son Jura natal. Là, le vieux nid d'aigle familial lui a livré le secret de la mystérieuse protectrice de son fils. Elle n'était autre que la tante, jadis impitoyable, à qui Dieu, par une merveilleuse disposition de sa Providence, avait permis de réparer, sur la personne même de son jeune parent, l'injustice commise à l'égard du neveu. Georges a repris la place de son père, aux Jésuites de Metz. Mais les vacances ramènent à Lost-anCoat ou, plus exactement, à Kerveil, dont M. du Bois-Hault s'est rendu acquéreur à la mort du parrain d'Enora, le père et le fils...

...Et les années encore se sont succédé, jusqu'à ce jour où

s'avance, dans l'avenue qui, du château de Lost-an-Coat, conduit à l'église du Gué, un joyeux cortège de noces. Biniou et bombarde le précédent. La jeune mariée est Enora de Lendu, la petite Penherezig de jadis, le jeune époux, un brillant enseigne, Georges du Bois-Hault.



La jeune mariée est Enora de Lendu, la petite Penherezig de jadis...

Au hasard, nous reconnaissons nos petits amis d'antan : Armelle et Gwenolé, déjà entourés d'une charmante couronne d'enfants, Claude de Lezmeur, dont la chute dans la pièce d'eau et l'aérien voyage de Rome, ont peut-être décidé de la vocation d'aviateur...

Mais nous n'apercevons ni Anne-Marie, ni Gilles. La première a remplacé, dit-elle, derrière les grilles du Carmel, sa

petite sœur, Françoise ; le second, sous la bure franciscaine, a échangé les plats savoureux de Marie-Jeanne, contre l'ascétisme du Séraphique Père...

Par contre, ce n'est pas le bon recteur, endormi, depuis longtemps déjà dans la paix de son Seigneur, mais bien Michel, en habits sacerdotaux, qui s'avance vers les jeunes gens, agenouillés devant l'autel, magnifiquement paré et reçoit leurs serments. A ceux-ci, Enora, dans le plus intime d'elle-même, ajoute celui de continuer à justifier son gracieux surnom de Penherezig, en demeurant fidèle à la devise qu'elle s'est donnée : « Semer autour de soi, le plus de bonheur possible ! »



## TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE	
CHAPITRE	I. — Le Baptême d'Enora . . . . . 5
—	II. — Les 5 ans de Penherezig . . . . . 11
—	III. — Les exploits de Claude . . . . . 22
—	IV. — L'Envol d'un Ange . . . . . 26
—	V. — Les sports d'hiver à Chamonix . . . . . 30
—	VI. — La Revue des Jouets . . . . . 34
—	VII. — Le Voyage à Rome . . . . . 34
—	VIII. — Au Pays de Sainte Enora . . . . . 40
DEUXIÈME PARTIE	
CHAPITRE	I. — Adoption . . . . . 45
—	II. — L'avenir de Georges . . . . . 49
—	III. — Le petit garçon de Chamonix . . . . . 53
—	IV. — Deux nouvelles sensationnelles . . . . . 56
—	V. — La colonie de vacances . . . . . 60
—	VI. — Une lourde charge . . . . . 65
—	VII. — Au secours d'une grande misère . . . . . 68
—	VIII. — Le chauffeur du marquis de Lendu . . . . . 73
TROISIÈME PARTIE	
CHAPITRE	I. — L'exil . . . . . 77
—	II. — De Mathias Poher à Sir Righton . . . . . 81
—	III. — Le succès . . . . . 84
—	IV. — La lettre-surprise . . . . . 88
—	V. — Le drame de Toulgoët . . . . . 92
—	VI. — Le nouveau régisseur . . . . . 97
—	VII. — Vers la lumière . . . . . 102



---

---

□ BRITTIA □  
(Editions du Léon)  
◇ LANDERNEAU ◇

*Dépôt de vente :*  
43, av. Philippe-Auguste  
◇ PARIS (XI<sup>e</sup>) ◇  
31.0278. Edition : 19  
Dépôt légal, 4<sup>e</sup> T. 1945 - 3221

---

---



## PARAITRONT DANS LA MÊME COLLECTION :

*L'HERBE D'OR*, roman historique, par Kalondan, illustrations de C. Hérouard.

*LA CLEF DE CRISTAL*, contes par Marie-Paule Salonne, illustrations de Joël Philippon.

*COMLOT EN BROCELIANDE*, contes celtiques par Kalondan, illustrations de X. de Langlais.

*JEAN FICHOU, SOLDAT DE « NAPOLEON-LE-VIEUX »*, roman historique par Ronan Caerleon, illustrations de C. Hérouard.

*LE FUSEAU BENI*, roman historique, par l'abbé G. Morvan, illustrations de C. Hérouard.

Prix : 54 francs.